

MAR 29 1974

OEUVRES
DE
P. CORNEILLE

NOUVELLE EDITION

REVUE SUR LES PLUS ANCIENNES IMPRESSIONS
ET LES AUTOGRAPHES

ET AUGMENTÉE

de morceaux inédits, des variantes, de notices, de notes, d'un lexique des mots
et locutions remarquables, d'un portrait, d'un fac-simile, etc.

PAR M. CH. MARTY-LAVEAUX

TOME SEPTIÈME

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^e

BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1862



TITE ET BÉRÉNICE

Pierre Corneille



Hachette, 1862

Exporté de Wikisource le 26 avril 2023

TITE ET BÉRÉNICE

COMÉDIE HÉROÏQUE

1670

[Notice](#)

[Extrait de Xiphilin](#)

[Liste des éditions qui ont été collationnées pour les variantes](#)

TITE ET BÉRÉNICE

[Personnages](#)

[Acte I](#)

[Acte II](#)

[Acte III](#)

[Acte IV](#)

[Acte V](#)

NOTICE.

« HENRIETTE d'Angleterre^[1], belle-sœur de Louis XIV, voulut, dit Voltaire dans la préface de son commentaire sur la *Bérénice* de Racine, que Racine et Corneille fissent chacun une tragédie des adieux de Titus et de Bérénice. Elle crut qu'une victoire obtenue sur l'amour le plus vrai et le plus tendre ennoblissait le sujet, et en cela elle ne se trompait pas ; mais elle avait encore un intérêt secret à voir cette victoire représentée sur le théâtre : elle se ressouvenait des sentiments qu'elle avait eus longtemps pour Louis XIV, et du goût vif de ce prince pour elle. Le danger de cette passion, la crainte de mettre le trouble dans la famille royale, les noms de beau-frère et de belle-sœur, mirent un frein à leurs désirs ; mais il resta toujours dans leurs cœurs une inclination secrète, toujours chère à l'un et à l'autre. Ce sont ces sentiments qu'elle voulut voir développés sur la scène, autant pour sa consolation que pour son amusement. Elle chargea le marquis de Dangeau, confident de ses amours avec le Roi, d'engager secrètement Corneille et Racine à travailler l'un et l'autre sur ce sujet, qui paraissait si peu fait pour la scène. Les deux pièces furent composées

dans l'année 1670, sans qu'aucun des deux sût qu'il avait un rival^[2]. »

Déjà, dans son *Siècle de Louis XIV*^[3], Voltaire avait expliqué le caractère de cette liaison du Roi et de Madame, et marqué d'une manière plus précise quelle avait été l'intention de cette princesse, en imposant à nos deux plus grands poètes tragiques une tâche si difficile et si dangereuse : « Il y eut d'abord entre Madame et le Roi beaucoup de ces coquetteries d'esprit et de cette intelligence secrète, qui se remarquèrent dans de petites fêtes souvent répétées. Le Roi lui envoyait des vers ; elle y répondait. Il arriva que le même homme fut à la fois le confident du Roi et de Madame dans ce commerce ingénieux. C'était le marquis de Dangeau. Le Roi le chargeait d'écrire pour lui ; et la princesse l'engageait à répondre au Roi. Il les servit ainsi tous deux, sans laisser soupçonner à l'un qu'il fût employé par l'autre ; et ce fut une des causes de sa fortune. Cette intelligence jeta des alarmes dans la famille royale. Le Roi réduisit l'éclat de ce commerce à un fonds d'estime et d'amitié qui ne s'altéra jamais. Lorsque Madame fit depuis travailler Racine et Corneille à la tragédie de *Bérénice*, elle avait en vue, non-seulement la rupture du Roi avec la connétable Colonne^[4], mais le frein qu'elle-même avait mis a son propre penchant, de peur qu'il ne devînt dangereux. »

La malheureuse princesse ne devait pas assister à la lutte littéraire qu'elle s'était promis de juger. C'est le 30 juin 1670 qu'elle fut frappée d'une mort inattendue, qui est

demeurée un douloureux problème pour la science et pour l'histoire. Le 21 août Bossuet faisait retentir les voûtes de Saint-Denis de l'éloquente oraison funèbre qui a gravé à jamais dans toutes les mémoires le vivant souvenir de Madame, et trois mois seulement plus tard les deux pièces qu'elle avait tout à la fois inspirées et commandées paraissaient sur le théâtre.

Dans de telles circonstances, elles excitèrent une curiosité bien facile à comprendre ; mais les armes étaient loin d'être égales entre les deux champions. Aux avantages réels et incontestables que Racine, par la nature de son talent, avait sur Corneille en un pareil sujet^[5], le hasard ou l'habileté du jeune poète et de ses amis en avaient ajouté d'autres. Racine, dont la pièce fut représentée à l'hôtel de Bourgogne, fut assez heureux pour voir le rôle de Titus rempli par Floridor, et celui de Bérénice par la Champmeslé ; de plus sa tragédie jouée le 21 novembre, huit jours avant celle de Corneille, eut ainsi tout le temps de gagner à l'avance la faveur du public.

Corneille, il est vrai, paraissait être plus avant que son concurrent dans les bonnes grâces de Robinet, qui dans ses *Lettres en vers* évite de se prononcer sur la pièce de Racine, et se contente de louer la pompe du spectacle et le talent des acteurs. C'est d'une tout autre façon qu'il parle de l'ouvrage de Corneille. Il commence par l'annoncer avec fracas ; passant en revue dans son numéro du 22 novembre les nouvelles du jour, il s'exprime de la sorte :

La première en forme d'avis,
Dont maints et maints seront ravis,
Est que ce poème de Corneille,
Sa *Bérénice* nompareille,
Se donnera pour le certain,
Le jour de vendredi prochain,
Sur le théâtre de Molière.

.
J'ajoute encor brièvement
Qu'on doit alternativement
Jouer la grande *Bérénice*,
Qu'on loue avec tant de justice,
Et le *Gentilhomme bourgeois*.

Toutefois le vendredi 28 novembre Robinet n'assista pas, comme on aurait pu le croire, à la première représentation de *Tite et Bérénice*. Il s'en explique ainsi dans son numéro du lendemain 29 :

... Je ne puis sortir la porte
Pour une raison assez forte.
Sans cela, par un beau souci,
J'eusse été dès hier aussi
Voir le chef-d'œuvre de Corneille,
Lequel parut une merveille
À la foule qui se trouva
À ce divin poème-là,
Que *Bérénice* l'on appelle,
D'un bout à l'autre toute belle,
Et qu'enfin la troupe du Roi
Joue à miracle, en bonne foi,
Se signalant dans l'héroïque,
Aussi bien que dans le comique.

Ce n'est que plus tard, dans le numéro du 20 décembre, qu'on trouve un compte rendu détaillé de la pièce :

La *Bérénice* de Corneille,
Qu'on peut, sans qu'on s'en émerveille,
Dire un vrai chef-d'œuvre de l'art,
Sans aucun mais, ni si, ni car,
Est fort suivie et fort louée,
Et même à merveille jouée
Par la digne troupe du Roi,
Sur son théâtre en noble arroi.
Mademoiselle de Molière
Des mieux soutient le caractère
De cette reine dont le cœur
Témoigne un amour plein d'honneur.
Cette autre admirable chrétienne ^[6],
Cette rare comédienne.
Mademoiselle de Beauval,
Savante dans l'art théâtral.
Fait bien la fière Domitie ;
Et Mademoiselle de Brie,
Qui tout joue agréablement
Comme judicieusement,
Y pare grandement la scène ^[7],
Parlant avec cette Romaine,
Qui l'entretient confidemment
Dessus l'incommode tourment
Que lui cause, au fond de son âme,
Son ambition et sa flamme.
La Thorillièrè fait Titus,
Empereur orné de vertus,
Et remplit, dessus ma parole,
Dignement cet auguste rôle.
De même le jeune Baron,
Héritier, ainsi que du nom,
De tous les charmes de sa mère

Et des beaux talents qu'eut son père,
Y représente, en son air doux,
Domitian, au gré de tous.
Dans l'amour tendre autant qu'extrême
Dont ladite Romaine il aime.
Enfin leurs confidents aussi,
Dont à côté les noms voici, (*Les S^{rs} Hubert, du Croisi
et la Grange.*)
Y font très-bien leur personnage,
Et dans un brillant équipage.

Environ un mois après, la pièce était représentée à Vincennes devant la cour. C'est la *Gazette* qui nous l'apprend en ces termes : « Le 21, Leurs Majestés, avec lesquelles étoient Monseigneur le Dauphin, Monsieur, Mademoiselle d'Orléans, M^{me} de Guise et la duchesse d'Enghien, allèrent au château de Vincennes, continuer les divertissements du carnaval : y ayant eu le soir la représentation de la *Bérénice* du sieur Corneille, par la troupe du Roi dans l'antichambre de la Reine, puis le bal, où les seigneurs et les dames parurent en un ajustement des plus superbes et des plus brillants : ce qui fut précédé d'une très-magnifique collation et suivi d'un souper non moins splendide. »

Corneille ne partageait pas l'enthousiasme de Robinet, et n'était nullement satisfait de la façon dont sa pièce avait été jouée ; il en conserva même un si pénible souvenir, que six ans plus tard il écrivait à Louis XIV, en le remerciant d'avoir fait reparaître certains de ses ouvrages et en le

priant d'étendre à d'autres la même faveur, que s'il daignait leur accorder quelque attention :

... *Bérénice* enfin trouveroit des acteurs.

Avouons, du reste, que les comédiens qui jouaient dans cette pièce devaient être assez embarrassés pour exprimer certains sentiments factices, et même pour comprendre quelques passages obscurs. Cizeron Rival raconte à ce sujet une anecdote^[8] dont nous n'oserions pas garantir l'exactitude, mais qui est tout à la fois trop piquante et trop connue pour qu'il soit permis de la passer sous silence. « M. Despréaux distinguoit ordinairement deux sortes de galimatias : le *galimatias simple*, et le *galimatias double*. Il appeloit galimatias simple, celui où l'auteur entendoit ce qu'il vouloit dire, mais où les autres n'entendoient rien ; et le galimatias double, celui où l'auteur ni les lecteurs ne pouvoient rien comprendre... Il citoit pour exemple ces quatre vers de la tragédie de *Tite et Bérénice* du grand Corneille (acte I, scène II) :

Faut-il mourir, Madame ? et si proche du terme,
Votre illustre inconstance est-elle encor si ferme,
Que les restes d'un feu que j'avois cru si fort
Puissent dans quatre jours se promettre ma mort ?

Baron, ce célèbre acteur, devoit faire le rôle de Domitian dans cette même tragédie, et comme il étudioit son rôle, l'obscurité des vers rapportés ci-dessus lui donna quelque

peine, et il en alla demander l'explication à Molière, chez qui il demeuroit. Molière, après les avoir lus, lui dit qu'il ne les entendoit pas non plus : « Mais, attendez, dit-il à Baron ; M. Corneille doit venir souper avec nous aujourd'hui, et vous lui direz qu'il vous les explique. » Dès que Corneille arriva, le jeune Baron alla lui sauter au cou, comme il faisoit ordinairement, parce qu'il l'aimoit, et ensuite il le pria de lui expliquer ces quatre vers, disant à Corneille qu'il ne les entendoit pas. Corneille, après les avoir examinés quelque temps, dit : « Je ne les entends pas trop bien non plus ; mais récitez-les toujours : tel qui ne les entendra pas les admirera. »

Ce reproche d'obscurité est le principal que les critiques aient adressé à Corneille dans les écrits composés à l'occasion des deux tragédies. La première brochure publiée à ce sujet, intitulée : *la Critique de Bérénice*, par l'abbé de Villars, se rapporte entièrement à la *Bérénice* de Racine ; elle a suivi la première représentation de très-près, et nous serions même embarrassé par la date du 17 novembre qu'elle porte, puisque la pièce n'est que du 21, si un adversaire de l'abbé de Villars n'avait relevé cette erreur au commencement de sa Réponse^[9]. En paraissant prendre la défense de la pièce de Racine, l'abbé de Villars fait assez finement ressortir tous les défauts qu'on y peut trouver. « Je ne puis souffrir, dit-il en terminant, que l'on accuse le poète de n'entendre pas le théâtre, qu'on le blâme d'avoir voulu entrer en lice avec Corneille, et que Monsieur ***** s'écrie :

Infelix puer atque impar congressus Achilli^[10]. »

Après une telle conclusion, Corneille pouvait, ce semble, attendre avec confiance la suite de cet examen ainsi annoncée par l'abbé de Villars : « La semaine prochaine on verra la seconde partie de cette critique, qui est sur la *Bérénice* du Palais-Royal^[11]. » Mais notre poète dut être fort désagréablement surpris en voyant la façon dont commence cette « seconde partie » de la *Critique*. La muse du cothurne, dit l'auteur, « a refusé à Corneille ses faveurs accoutumées, au lieu de lui en accorder de nouvelles ; et par un caprice impitoyable, elle l'a fait entrer en lice avec un aventurier qui ne lui en contoît que depuis trois jours ; elle l'a abandonné à sa verve caduque au milieu de la course, et s'est jetée du côté du plus jeune^[12]. »

Notre intention n'est pas d'analyser cette critique ; elle présente fort peu d'intérêt, et l'auteur paraît surtout occupé de refaire à sa façon le plan de l'ouvrage qu'il examine. Contentons-nous de constater que le dénouement de *Tite et Bérénice* était alors généralement approuvé. Quoique le censeur le blâme, il convient ainsi de l'effet qu'il produisait : « Vous m'allez dire, je le vois bien, qu'il (*Corneille*) a été loué universellement d'avoir bien fini ; qu'on dit qu'il s'est surpassé lui-même dans le dénouement ; et que sa catastrophe a été admirée de tout le monde, en un sujet où elle étoit si difficile^[13]. »

Dans la *Réponse à la Critique de la Bérénice de Racine*, par Subligny^[14], nous n'avons rien à recueillir, si ce n'est

peut-être une fade épigramme contre Corneille, qui a tout l'air d'être de Subligny lui-même ; voici le passage où elle se trouve : « On dit de M. Corneille qu'il a voulu copier son Tite sur notre invincible monarque et qu'il y a très-mal réussi, comme on voit par la comparaison qui en a été faite en vers :

Tite, par de grands mots, nous vante son mérite ;
Louis fait, sans parler, cent exploits inouïs ;
Et ce que Tite dit de Tite,
C'est l'univers entier qui le dit de Louis^[15]. »

Tite et Titus ou les Bérénices, comédie en trois actes, imprimée à Utrecht en 1673, est une critique beaucoup plus délicate que les précédentes des pièces de nos deux illustres tragiques. Le Tite de Corneille avec sa Bérénice viennent implorer Apollon contre le Titus et la Bérénice de Racine, qu'ils traitent d'imposteurs. Les plaidoyers prononcés de part et d'autre font bien ressortir les défauts des deux pièces et surtout les invraisemblances et les obscurités de la tragédie de Corneille. Après avoir vainement tenté un accommodement, Apollon rend enfin le jugement que nous allons rapporter : « Quant au principal, à la vérité il y a plus d'apparence que Titus et sa Bérénice soient les véritables, que non pas que ce soient les autres ; mais pourtant, quoi qu'il en soit, et toutes choses bien considérées, les uns et les autres auroient bien mieux fait de se tenir au pays d'Histoire, dont ils sont originaires, que d'avoir voulu passer dans l'empire de Poésie, à quoi ils n'étoient

nullement propres, et où, pour dire la vérité, on les a amenés, à ce qu'il me semble, assez mal à propos^[16]. »

L'édition originale de la pièce de notre poète a pour titre : TITE ET BERENICE. *Comedie héroïque. Par P. Corneille. À Paris, chez Louïs Billaine, au Palais... M.DC.LXXI, avec priuilege du Roy...* Le volume, de format in-12, se compose de 4 feuillets et de 44 pages. L'Achevé d'imprimer pour la première fois est du 3^e de février 1671. Le privilège, accordé à Corneille, mentionne la « traduction en vers françois de *la Thébaïde* de Stace, » aujourd'hui perdue, dont nous avons déjà parlé^[17] et sur laquelle nous aurons à revenir ; il porte la date du « dernier jour de decembre, l'an de grâce mil six cens soixante-dix. » Une note qui le termine porte que « ledit sieur Corneille a cédé son droit de Privilege à Thomas Jolly, Guillaume de Luyne, et Louis Billaine, pour la Comedie de *Tite et Bérénice* seulement. »

Contre son habitude, Corneille n'a placé en tête de cette pièce aucun avis au lecteur, mais seulement deux extraits de Xiphilin, l'abréviateur de Dion Cassius. Il ne cite pas ce célèbre passage de Suétone que Racine rapporte en l'abrégeant au commencement de sa préface : « *Titus, reginam Berenicen, cui etiam nuptias pollicitus ferebatur... statim ab Urbe dimisit invitatus invitans*^[18]. C'est-à-dire que Titus, qui aimait passionnément Bérénice, et qui même, à ce qu'on croyait, lui avait promis de l'épouser, la renvoya de Rome, malgré lui et malgré elle, dès les premiers jours de son empire. »

Ce mot que Racine rappelle ici, il ne l'a pas imité, tandis qu'on lit dans la dernière scène de la pièce de Corneille :

L'amour peut-il se faire une si dure loi ?

— La raison me la fait malgré vous, malgré moi.

La préface de Racine contient plus d'un passage qu'on pourrait regarder, que l'auteur y ait pensé ou non, comme une allusion désobligeante à l'ouvrage de son concurrent. Corneille avait cru devoir ajouter des épisodes au sujet qui lui avait été donné : « Ce qui m'en plut davantage, dit au contraire Racine, c'est que je le trouvai extrêmement simple ; » et il ajoute : « Il y en a qui pensent que cette simplicité est une marque de peu d'invention. Ils ne songent pas qu'au contraire toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien, et que tout ce grand nombre d'incidents a toujours été le refuge des poètes qui ne sentoient dans leur génie ni assez d'abondance ni assez de force pour attacher durant cinq actes leurs spectateurs par une action simple, soutenue de la violence des passions, de la beauté des sentiments et de l'élégance de l'expression. Je suis bien éloigné de croire que toutes ces choses se rencontrent dans mon ouvrage ; mais aussi je ne puis croire que le public me sache mauvais gré de lui avoir donné une tragédie qui a été honorée de tant de larmes, et dont la trentième représentation a été aussi suivie que la première. »

Faire sonner si haut ces trente représentations si bien suivies, c'était, à dessein ou non je le répète, appeler l'attention sur le peu de succès de *Tite et Bérénice*, qui ne

fut joué en tout que vingt et une fois. L'ensemble de ces vingt et une représentations produisit une somme totale de quinze mille trois cent soixante-seize livres dix sous, qui se trouva fort inégalement répartie ; car si la première recette fut de dix-neuf cent treize livres dix sous, la dernière ne fut plus que de deux cent six livres dix sous ; encore faut-il remarquer que Molière avait pris soin de faire jouer une seconde pièce avec celle de Corneille à chacune des quatre dernières représentations, pour tâcher d'attirer un peu plus de monde. Les registres de Lagrange, d'où sont tirés ces renseignements, nous en fournissent encore un autre plus précieux : ils nous font connaître le montant de la somme touchée par Corneille. On y lit sous la date du 28 novembre 1670 : « *Bérénice*, pièce nouvelle de M. de Corneille l'aîné, dont on lui a payé deux mille livres. »

Outre cette interprétation maligne à laquelle peut se prêter la préface de Racine, il semble qu'on puisse découvrir ou du moins soupçonner une intention du même genre dans une des scènes de sa tragédie même. Tite s'exprime ainsi chez Corneille (acte III, scène v, vers 1027-1034) :

Eh bien ! Madame, il faut renoncer à ce titre (*d'empereur*),
Qui de toute la terre en vain me fait l'arbitre.
Allons dans vos États m'en donner un plus doux ;
Ma gloire la plus haute est celle d'être à vous.
Allons où je n'aurai que vous pour souveraine,
Où vos bras amoureux seront ma seule chaîne,
Où l'hymen en triomphe à jamais l'étreindra ;
Et soit de Rome esclave et maître qui voudra !

Titus, au contraire, dit chez Racine (acte V, scène vi) :

Je dois vous épouser encor moins que jamais :
Oui, Madame ; et je dois moins encore vous dire
Que je suis prêt, pour vous, d'abandonner l'empire,
De vous suivre, et d'aller, trop content de mes fers,
Soupirer avec vous au bout de l'univers.
Vous-même rougiriez de ma lâche conduite :
Vous verriez à regret marcher à votre suite
Un indigne empereur, sans empire, sans cour,
Vil spectacle aux humains des foiblesses d'amour.

Est-ce un simple hasard qui a produit entre le langage de Tite et celui de Titus une opposition si vivement marquée ? On pourrait être tenté d'en douter ; car il n'est pas absolument impossible qu'une indiscretion ait fait connaître à Racine ce passage de la pièce de son rival, et qu'il se soit plu à réfuter d'avance les idées qui y sont exprimées.

-
1. ↑ Henriette-Anne d'Angleterre, fille de Charles I^{er}, roi d'Angleterre, et de Henriette-Marie de France, fille de Henri IV ; née à Exeter en 1644, mariée en 1661 à Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV, morte en 1670.
 2. ↑ Fontenelle raconte le même fait, mais beaucoup plus brièvement. Toutefois comme il est, à notre connaissance, le premier qui en ait parlé, nous croyons utile de reproduire ici son témoignage : « Bérénice fut un duel dont tout le monde sait l'histoire. Une princesse, fort touchée des choses d'esprit et qui eût pu les mettre à la mode dans un pays barbare, eut besoin de beaucoup d'adresse pour faire trouver les deux combattants sur le champ de bataille, sans qu'ils sussent où on les menoit. Mais à qui demeura la victoire ? Au plus jeune. » (*Vie de Corneille* dans *l'Histoire de l'Académie française* de Pellisson, publiée par l'abbé d'Olivet en

1729, in-4^o, p. 195.) En 1742, lorsque la *Vie de Corneille* parut pour la première fois dans les *Œuvres de Fontenelle*, le passage que nous venons de citer ne subit qu'un fort léger changement : « Feue Madame, princesse, » au lieu de « une princesse. » (Tome III, p. 116 et 117.) Du reste, dans l'une et l'autre publication, le mot *princesse* est expliqué par cette note au bas de la page : « Henriette-Anne d'Angleterre. » En 1747, Louis Racine, dans ses *Mémoires*, rappelle fort sommairement le même fait ; il dit en parlant de Bérénice : « M. de Fontenelle, dans la *Vie de Corneille*, son oncle, nous dit que *Bérénice* fut un duel... Une princesse fameuse par son esprit et par son amour pour la poésie avait engagé les deux rivaux à traiter le même sujet. » (Pages 87 et 88.)

3. ↑ Chapitre xxv.

4. ↑ Marie Mancini, nièce du cardinal Mazarin, née à Rome en 1639, épousa en 1661 le prince Colonna, connétable de Naples ; elle mourut vers 1715. Dans la tragédie de Racine (acte IV, scène v), Bérénice dit à Titus ;

Vous êtes empereur, Seigneur, et vous pleurez !

Au sujet de cette parole, on lit parmi les notes de Voltaire, qui dans son Théâtre de Corneille a commenté les pièces des deux poètes rivaux, la remarque suivante : « Ce vers si connu faisait allusion à cette réponse de M^{lle} Mancini à Louis XIV : « Vous m'aimez, vous êtes roi, vous pleurez, et je pars ! »

5. ↑ « Pierre du Ryer, dit Jolly dans son *Avertissement du Théâtre de P. Corneille* (p. LXX), fit imprimer, en 1645, *Bérénice*, tragi-comédie en prose. » C'est sans doute ce qui a amené l'auteur du *Dictionnaire portatif des théâtres* à dire : « Outre la tragédie de *Tite et Bérénice* de Pierre Corneille, ce sujet en a fourni deux autres sous le titre simple de *Bérénice* : l'une de du Ryer, donnée en 1645, et qui est en prose, et l'autre de l'illustre Racine. » Rien n'est plus faux que cette assertion. La *Bérénice* de du Ryer est un sujet purement romanesque remis au théâtre en 1657 par Thomas Corneille, sous le même titre de *Bérénice*.

6. ↑ Ce n'est pas simplement pour la rime, comme on pourrait être tenté de le croire, que Robinet donne cette qualité à M^{lle} de Beauval ; il se préoccupe toujours beaucoup des sentiments religieux des personnes de théâtre, et annonçant dans son numéro du 6 décembre de la même année la mort d'une autre actrice, il nous dit :

Cette illustre comédienne,

Et non moins illustre chrétienne.
 Par son décès des plus pieux.
 Qui fait croire que dans les cieux
 On aura colloqué son âme,
 De de Villiers étoit la femme,
 Qui fut aussi tout singulier
 Dedans le comique métier.
 Composant même en vers et prose,
 Mais maintenant il se repose,
 Faisant, je crois, tout ce qu'il faut
 Pour monter à son tour là-haut.

7. ↑ Dans le rôle de Plautine, confidente de Domitie.
8. ↑ *Récréations littéraires ou Anecdotes et remarques sur différents sujets*, recueillies par M. C. R*** (Cizeron Rival). Paris et Lyon, 1765, in-12, p. 67-69.
9. ↑ *Recueil de dissertations...* publié par Granet, tome II, p. 223.
10. ↑ Virgile, *Énéide*, livre I, vers 475.
11. ↑ Recueil de Granet, tome II, p. 206 et 207.
12. ↑ *Ibidem*, p. 209.
13. ↑ *Recueil de dissertations...* publié par Granet, tome II, p. 219.
14. ↑ *Ibidem*, tome II, p. 223 et suivantes.
15. ↑ *Ibidem*, tome II, p. 242 et 243.
16. ↑ Recueil de Granet, tome II, p. 311 et 312. — L'histoire en effet nous montre Bérénice, fille d'Agrippa, roi de Judée, née l'an 28 de Jésus-Christ, comme une femme corrompue, qui, après avoir épousé d'abord son oncle Hérode, roi de Chalcis, puis Polémon, roi de Cilicie, lequel s'était fait juif pour elle, fut répudiée par lui, à cause des débordements auxquels elle se livrait. Titus, parvenu à l'empire à trente-neuf ans, jugea indispensable de s'en séparer ; elle était alors âgée de cinquante et un ans. Il y a loin de là à l'héroïne de Corneille et de Racine. On a prétendu il est vrai que la Bérénice de Titus était une nièce de celle dont nous venons de parler, mais cette interprétation ne s'est pas accréditée. Voyez le *Dictionnaire historique* de Bayle au nom de *Bérénice*, et la *Dissertation sur Bérénice*, par M. Rey, dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, nouvelle série, tome I, p. 235 et suivantes.
17. ↑ Voyez l'*Avertissement*, tome I, p. XIII et XIV.
18. ↑ Suétone, Vie de Titus, chapitre VII.

XIPHILINUS EX DIONE

IN VESPASIANO,

GUILELMO BLANCO INTERPRETE^[1].

VESPASIANUS a senatu absens imperator creatur, Titusque et Domitianus Cæsares designantur.

Domitianus animum ad amorem Domitiæ filiæ Corbulonis applicaverat, eamque, a Lucio Lamio Æmiliano viro ejus abductam, secum habebat in número amicarum, eamdemque postea uxorem duxit.

Per id lempus Berenice maxime florebat, ob eamque causam cum Agrippa fratre Romam venit. Is prætoriiis honoribus auctus est ; ipsa habitavit in palatio, cœpitque cum Tito coire. Spes erat eam Tito nuptum iri ; jam enim omnia, ut si esset uxor, gerebat. Sed Titus, quum intelligeret populum Romanum id moleste ferre, eam repudiavit, præsertim quod de iis rebus magni rumores^[2] perferrentur.

IN TITO.

Titus, ex quo tempore principatum solus obtinuit, nec cædes fecit, nec amoribus inservivit ; sed comis, quamvis insidiis peteretur, et continens, Berenice licet in urbem reversa, fuit.

Titus moriens se unius tantum rei pœnitere dixit : id autem quid esset non aperuit, nec quisquam certo novit, aliud aliis conjicientibus. Constans fama fuit, ut nonnulli tradunt, quod Domitiam uxorem fratris habuisset. Alii

putant, quibus ego assentior, quod Domitianum, a quo certo sciebat sibi insidias parari, non interfecisset, sed id ab eo pati maluisset, et quod traderet imperium romanum tali viro.

-
1. [↑](#) L'abrégé de l'histoire de Dion Cassius par Xiphilin a été imprimé pour la première fois en 1551, par Robert Estienne, avec la traduction latine de Guillaume Blanc d'Alby, en un volume in-4°. Il y a entre les extraits de Corneille et le texte de 1551 deux ou trois différences insignifiantes, qu'il est inutile de relever. Les phrases qu'il cite ne se suivent pas dans Xiphilin : elles se trouvent aux p. 159, 160, 163, 164, 165, 169, de l'édition princeps de Robert Estienne. En 1589 a paru chez Lucas Bregel, à Paris, la traduction du même ouvrage par Antoine Canque, « conseiller du Roy au siege presidial de Clermont en Auvergne. » Nous en extrayons les passages qui correspondent à ceux que Corneille a cités :

« Estans les choses en tel estat, Vespasien fut par le Sénat déclaré Empereur, et Titus et Domitianus Cæsars...

« Domitianus... se tenoit la pluspart du temps en sa maison au pont d'Alba, estant du tout affollé et asserui de l'amour de Domitia fille de Corbulo, laquelle il auoit enleuee par force à son mary Lucius Lamius

Æmilianus, et pour lors il la tenoit seulement avec luy comme sa concubine, mais du depuis il l'espousa...

« En ce temps aussi le renom et bruit de Berenice estoit grand : elle s'en alla à Rome en la compagnie de son frere Agrippa, auquel on donna la dignité honoraire de Preteur, et elle eut pour sa maison et demeure le Palais, où Titus l'entretenoit, et cuidoit-on qu'il la deust espouser, car desia elle se comportoit comme son espouse et femme légitime, mais Titus ayant senty le vent que les Romains estoient malcontents de telles choses la renuoya en son pays : aussi murmuroit-on fort à Rome de leur accointance. »

« Tout le temps que Titus iouyt seul de l'Empire se passa sans meurtres et effusion de sang, il ne commit aucun acte par lequel on peut iuger qu'il se laissast plus aller aux passions d'Amour. Tellement que iàçoit qu'on luy eut machiné trahisons, il se monstra neantmoins tousiours doux et clement mesmes enuers les trahistres, et Berenice estant derechef venue à Rome il se monstra homme chaste et continent...

« Comme Titus rendit l'esprit, il dit qu'il auoit commis vn seul peché duquel il se repentoit, mais il ne declaira pas quel, ny personne ne le peut oncques asseurement sçauoir, les vns imaginans vne chose, les autres vne autre^{*}. On tient pour assuré, à ce que aucuns disent, qu'il se repentit d'auoir entretenu la femme de son frere nommée Domitia : les autres, ausquels i'adioute foy, de ce qu'ayant surprins Domitianus en manifeste trahison contre luy, il ne l'auoit pas occis, ains auoit plustost choisi de souffrir le malheur qui luy estoit aduenü, que de le faire tuer. Ou bien de ce qu'il laissoit l'Empire Romain entre les mains d'un homme tel... »

^{*} Suétone, dans sa *Vie de Titus*, chapitre x, parle aussi de ce regret de Titus mourant, et rejette, comme Xiphilin, la première interprétation : *Suspexisse dicitur... cælum, multumque conquestus eripi sibi vitam immerenti* : neque enim exstare ullum suum factum pœnitendum, excepto duntaxat uno. Id quale fuerit, neque ipse tunc prodidit, neque cuiquam facile succurrat. Quidam opinantur consuetudinem recordatum quam cum fratris uxore habuerit ; sed nullam habuisse persancte Domitia iurabat, haud negatura, si qua omnino fuisset ; imo etiam gloriatura, quod illi promptissimum erat in omnibus probris.

2. [↑] L'édition de 1679 a la faute étrange de *numero*, pour *rumores*.

LISTE DES ÉDITIONS QUI ONT ÉTÉ COLLATIONNÉES
POUR LES VARIANTES DE *TITE ET BÉRÉNICE*.

ÉDITIONS SÉPARÉES.

1676 in-12 ; | 1679 in-12.

RECUEILS.

1682 in-12^[1].

1. [↑] Le recueil de 1668 se termine par *Attila*.

ACTEURS^[1].

TITE, empereur de Rome, et amant de Bérénice.

DOMITIAN, frère de Tite, et amant de Domitie.

BÉRÉNICE, reine d'une partie de la Judée.

DOMITIE, fille de Corbulon.

PLAUTINE, confidente de Domitie.

FLAVIAN, confident de Tite.

ALBIN, confident de Domitian.

PHILON, ministre d'État, confident de Bérénice.

La scène est à Rome, dans le palais impérial.

1. [↑] La *Notice* et les extraits qui précèdent renferment les renseignements nécessaires sur les quatre premiers personnages, qui appartiennent à l'histoire ; les autres sont d'invention.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

DOMITIE, PLAUTINE.

DOMITIE

Laisse-moi mon chagrin, tout injuste qu'il est :
Je le chasse, il revient ; je l'étouffe, il renaît ^[1] ;
Et plus nous approchons de ce grand hyménée,
Plus en dépit de moi je m'en trouve gênée.
Il fait toute ma gloire, il fait tous mes desirs :
Ne devrait-il pas faire aussi tous mes plaisirs ^[2] ?
Depuis plus de six mois la pompe s'en apprête,
Rome s'en fait d'avance en l'esprit une fête,
Et tandis qu'à l'envi tout l'empire l'attend,
Mon cœur dans tout l'empire est le seul mécontent.

PLAUTINE

Que trouvez-vous, madame, ou d'amer ou de rude
À voir qu'un tel bonheur n'ait plus d'incertitude ?
Et quand dans quatre jours vous devez y monter,

Quel importun chagrin pouvez-vous écouter ?
Si vous n'en êtes pas tout à fait la maîtresse,
Du moins à l'Empereur cachez cette tristesse :
Le dangereux soupçon de n'être pas aimé
Peut le rendre à l'objet dont il fut trop charmé.
Avant qu'il vous aimât, il aimoit Bérénice ;
Et s'il n'en put alors faire une impératrice,
À présent il est maître, et son père au tombeau
Ne peut plus le forcer d'éteindre un feu si beau.

DOMITIE.

C'est là ce qui me gêne, et l'image importune
Qui trouble les douceurs de toute ma fortune :
J'ambitionne et crains l'hymen d'un empereur
Dont j'ai lieu de douter si j'aurai tout le cœur.
Ce pompeux appareil, où sans cesse il ajoute,
Reculé chaque jour un nœud qui le dégoûte.
Il souffre chaque jour que le gouvernement
Vole ce qu'à me plaire il doit d'attachement ;
Et ce qu'il en étale agit d'une manière
Qui ne m'assure point d'une âme toute entière.
Souvent même, au milieu des offres de sa foi,
Il semble tout à coup qu'il n'est pas avec moi,
Qu'il a quelque plus douce ou noble inquiétude.
Son feu de sa raison est l'effet et l'étude ;
Il s'en fait un plaisir bien moins qu'un embarras,
Et s'efforce à m'aimer ; mais il ne m'aime pas.

PLAUTINE.

À cet effort pour vous qui pourroit le contraindre ?
Maître de l'univers, a-t-il un maître à craindre ?

DOMITIE.

J'ai quelques droits, Plautine, à l'empire romain,
Que le choix d'un époux peut mettre en bonne main :
Mon père, avant le sien élu pour cet empire,
Préféra... Tu le sais, et c'est assez t'en dire^[3].
C'est par cet intérêt qu'il m'apporte sa foi ;
Mais pour le cœur, te dis-je, il n'est pas tout à moi.

PLAUTINE.

La chose est bien égale, il n'a pas tout le vôtre :
S'il aime un autre objet, vous en aimez un autre ;
Et comme sa raison vous donne tous ses vœux,
Votre ardeur pour son rang fait pour lui tous vos
feux.

DOMITIE.

Ne dis point qu'entre nous la chose soit égale.
Un divorce avec moi n'a rien qui le ravale :
Sans avilir son sort, il me renvoie au mien ;
Et du rang qui lui reste, il ne me reste rien.

PLAUTINE.

Que ce que vous avez d'ambitieux caprice,
Pardonnez-moi ce mot, vous fait un dur supplice !
Le cœur rempli d'amour, vous prenez un époux,
Sans en avoir pour lui, sans qu'il en ait pour vous.
Aimez pour être aimée, et montrez-lui vous-même,
En l'aimant comme il faut, comme il faut qu'il vous
aime ;
Et si vous vous aimez, gagnez sur vous ce point
De vous donner entière, ou ne vous donnez point.

DOMITIE.

Si l'amour quelquefois souffre qu'on le contraigne,
Il souffre rarement qu'une autre ardeur l'éteigne ;
Et quand l'ambition en met l'empire à bas,
Elle en fait son esclave, et ne l'étouffe pas.
Mais un si fier esclave, ennemi de sa chaîne,
La secoue à toute heure, et la porte avec gêne,
Et maître de nos sens, qu'il appelle au secours,
Il échappe souvent, et murmure toujours.
Veux-tu que je te fasse un aveu tout sincère ?
Je ne puis aimer Tite, ou n'aimer pas son frère ;
Et malgré cet amour, je ne puis m'arrêter
Qu'au degré le plus haut où je puisse monter.
Laisse-moi retracer ma vie en ta mémoire :
Tu me connois assez pour en savoir l'histoire ;
Mais tu n'as pu connaître, à chaque événement,
De mon illustre orgueil quel fut le sentiment.
En naissant, je trouvai l'empire en ma famille.

Néron m'eut pour parente, et Corbulon pour fille^[4] ;

Et le bruit qu'en tous lieux fit sa haute valeur,
Autant que ma naissance enfla mon jeune cœur.
De l'éclat des grandeurs par là préoccupée,
Je vis d'un œil jaloux Octavie et Poppée^[5] ;
Et Néron, des mortels et l'horreur et l'effroi,
M'eût paru grand héros, s'il m'eût offert sa foi.

Après tant de forfaits et de morts entassées,
Les troupes du levant, d'un tel monstre lassées,
Pour César en sa place élurent Corbulon.
Son austère vertu rejeta ce grand nom :
Un lâche assassinat en fut le prompt salaire^[6].
Mais mon orgueil, sensible à ces honneurs d'un père,
Prit de tout autre rang une assez forte horreur
Pour me traiter dans l'âme en fille d'empereur.
Néron périt enfin. Trois empereurs de suite^[7]
Virent de leur fortune une assez prompte fuite.
L'Orient de leurs noms fut à peine averti,
Qu'il fit Vespasian chef d'un plus fort parti.
Le ciel l'en avoua : ce guerrier magnanime
Par Tite, son aîné, fit assiéger Solyme ;
Et tandis qu'en Égypte il prit d'autres emplois,
Domitian ici vint dispenser ses lois.
Je le vis et l'aimai. Ne blâme point ma flamme :
Rien de plus grand que lui n'éblouissoit mon âme ;
Je ne voyais point Tite, un hymen me l'ôtoit ;
Mille soupirs aidoient au rang qui me flattoit.

Pour remplir tous nos vœux nous n’attendions qu’un père :

Il vint, mais d’un esprit à nos vœux si contraire,
Que quoi qu’on lui pût dire, on n’en put arracher
Ce qu’attendoit un feu qui nous était si cher.

On n’en sut point la cause ; et divers bruits coururent,
Qui tous à notre amour également déplurent.

J’en eus un long chagrin. Tite fit tôt après
De Bérénice à Rome admirer les attraits.

Pour elle avec Martie il avoit fait divorce^[8] ;

Et cette belle reine eut sur lui tant de force,
Que pour montrer à tous sa flamme, et hautement,
Il lui fit au palais prendre un appartement^[9].

L’Empereur, bien qu’en l’âme il prévît quelle haine
Concevroit tout l’état pour l’époux d’une reine,
Sembla voir cet amour d’un œil indifférent,
Et laisser un cours libre aux flots de ce torrent.

Mais sous les vains dehors de cette complaisance,
On ménagea ce prince avec tant de prudence,
Qu’en dépit de son cœur, que charmoient tant
d’appas,

Il l’obligea lui-même à revoir ses États.

À peine je le vis sans maîtresse et sans femme,
Que mon orgueil vers lui tourna toute mon âme ;
Et s’étant emparé des plus doux de mes soins,
Son frère commença de me plaire un peu moins :
Non qu’il ne fût toujours maître de ma tendresse,
Mais je la regardais ainsi qu’une foiblesse,

Comme un honteux effet d'un amour éperdu
Qui me voloit un rang que je me croyois dû.
Tite à peine sur moi jetoit alors la vue :
Cent fois avec douleur je m'en suis aperçue ;
Mais ce qui consolait ce juste et long ennui,
C'est que Vespasian me regardoit pour lui.
Je commençois pourtant à n'en plus rien attendre,
Quand je vis en ses yeux quelque chose de tendre ;
Il me rendit visite, et fit tout ce qu'on fait
Alors qu'on veut aimer, ou qu'on aime en effet.
Je veux bien t'avouer que j'y crus du mystère,
Qu'il ne me disoit rien que par l'ordre d'un père ;
Mais qui ne pencheroit à s'en désabuser,
Lorsque, ce père mort, il songe à m'épouser ?
Toi qui vois tout mon cœur, juge de son martyre :
L'ambition l'entraîne, et l'amour le déchire.
Quand je crois m'être mise au-dessus de l'amour,
L'amour vers son objet me ramène à son tour :
Je veux régner, et tremble à quitter ce que j'aime,
Et ne me saurois voir d'accord avec moi-même.

PLAUTINE.

Ah ! si Domitian devenoit empereur,
Que vous auriez bientôt calmé tout ce grand cœur !
Que bientôt... Mais il vient. Ce grand cœur en
souponne !

DOMITIE.

Hélas ! plus je le vois, moins je sais que lui dire.
Je l'aime, et le dédaigne ; et n'osant m'attendrir,
Je me veux mal des maux que je lui fais souffrir.

SCÈNE II.

DOMITIAN, DOMITIE, ALBIN, PLAUTINE.

DOMITIAN.

Faut-il mourir, madame ? et si proche du terme,
Votre illustre inconstance est-elle encor si ferme,
Que les restes d'un feu que j'avais cru si fort
Puissent dans quatre jours se promettre ma
mort [\[10\]](#) ?

DOMITIE.

Ce qu'on m'offre, Seigneur, me feroit peu d'envie,
S'il en coûtoit à Rome une si belle vie ;
Et ce n'est pas un mal qui vaille en soupirer
Que de faire une perte aisée à réparer.

DOMITIAN.

Aisée à réparer ! Un choix qui m'a su plaire,
Et qui ne plaît pas moins à l'Empereur mon frère,
Charme-t-il l'un et l'autre avec si peu d'appas

Que vous sachiez leur prix^[11], et le mettiez si bas ?

DOMITIE.

Quoi qu'on ait pour soi-même ou d'amour ou d'estime,
Ne s'en croire pas trop n'est pas faire un grand crime.
Mais n'examinons point en cet excès d'honneur
Si j'ai quelque mérite, ou n'ai que du bonheur.
Telle que je puis être, obtenez-moi d'un frère.

DOMITIAN.

Hélas ! Si je n'ai pu vous obtenir d'un père,
Si même je ne puis vous obtenir de vous,
Qu'obtiendrai-je d'un frère amoureux et jaloux ?

DOMITIE.

Et moi, résisterai-je à sa toute-puissance,
Quand vous n'y répondez qu'avec obéissance ?
Moi qui n'ai sous les cieux que vous seul pour soutien,
Que puis-je contre lui, quand vous n'y pouvez rien ?

DOMITIAN.

Je ne puis rien sans vous, et pourrois tout, Madame,
Si je pouvois encor m'assurer de votre âme.

DOMITIE.

Pouvez-vous en douter, après deux ans de pleurs
Qu'à vos yeux j'ai donnés à nos communs malheurs ?
Durant un déplaisir si long et si sensible
De voir toujours un père à nos vœux inflexible,
Ai-je écouté quelqu'un de tant de soupirants
Qui m'accabloient partout de leurs regards
mourants ?
Quel que fût leur amour, quel que fût leur mérite...

DOMITIAN.

Oui, vous m'avez aimé jusqu'à l'amour de Tite.
Mais de ces soupirants qui vous offroient leur foi
Aucun ne vous eût mise alors si haut que moi ;
Votre âme ambitieuse à mon rang attachée
N'en voyoit point en eux dont elle fût touchée :
Ainsi de ces rivaux aucun n'a réussi.
Mais les temps sont changés, Madame, et vous aussi.

DOMITIE.

Non, seigneur : je vous aime, et garde au fond de
l'âme
Tout ce que j'eus pour vous de tendresse et de
flamme :
L'effort que je me fais me tue autant que vous ;
Mais enfin l'Empereur veut être mon époux.

DOMITIAN.

Ah ! si vous n'acceptez sa main qu'avec contrainte,
Venez, venez, Madame, autoriser ma plainte.
L'Empereur m'aime assez pour quitter vos liens,
Quand je lui porterai vos vœux avec les miens.
Dites que vous m'aimez, et que tout son empire...

DOMITIE.

C'est ce qu'à dire vrai j'aurai peine à lui dire,
Seigneur ; et le respect qui n'y peut consentir...

DOMITIAN.

Non, votre ambition ne se peut démentir.
Ne la déguisez plus, montrez-la toute entière,
Cette âme que le trône a su rendre si fière,
Cette âme dont j'ai fait les plaisirs les plus doux,
Cette âme...

DOMITIE.

Voyez-la cette âme toute à vous,
Voyez-y tout ce feu que vous y fîtes naître ;
Et soyez satisfait, si vous le pouvez être.

Je ne veux point, Seigneur, vous le dissimuler,
Mon cœur va tout à vous quand je le laisse aller ;
Mais sans dissimuler j'ose aussi vous le dire,
Ce n'est pas mon dessein qu'il m'en coûte

l'empire ;
Et je n'ai point une âme à se laisser charmer
Du ridicule honneur de savoir bien aimer.
La passion du trône est seule toujours belle,
Seule à qui l'âme doive une ardeur immortelle.
J'ignorois de l'amour quel est le doux poison,
Quand elle s'empara de toute ma raison.
Comme elle est la première, elle est la dominante.
Non qu'à trahir l'amour je ne me violente ;
Mais il est juste enfin que des soupirs secrets
Me punissent d'aimer contre mes intérêts.

Daignez donc voir, Seigneur, quelle route il faut
prendre,
Pour ne point m'imposer la honte de descendre.
Tout mon cœur vous préfère à cet heureux rival ;
Pour m'avoir toute à vous, devenez son égal.
Vous dites qu'il vous aime ; et je ne puis le
croire^[12],
Si je ne vois sur vous un rayon de sa gloire.
On vous a vus tous deux sortir d'un même flanc ;
Ayez mêmes honneurs ainsi que même sang.
Dites-lui que le droit qu'a ce sang à l'empire^[13]...

DOMITIAN.

C'est là ce qu'à mon tour j'aurai peine à lui dire,
Madame ; et le devoir qui n'y peut consentir...

DOMITIE.

À mes vives douleurs daignez donc compatir,
Seigneur : j'achète assez le rang d'impératrice,
Sans qu'un reproche injuste augmente mon supplice.

DOMITIAN.

Eh bien ! dans cet hymen, qui n'en a que pour moi,
J'applaudirai moi-même à votre peu de foi ;
Je dirai que le ciel doit à votre mérite...

DOMITIE.

Non, Seigneur ; faites mieux, et quittez qui vous
quitte ;
Rome a mille beautés dignes de votre cœur ;
Mais dans toute la terre il n'est qu'un empereur.
Si mon père avait eu les sentiments du vôtre,
Je vous aurois donné ce que j'attends d'un autre ;
Et ma flamme en vos mains eût mis sans balancer
Le sceptre qu'en la mienne il auroit dû laisser.
Laissez à son défaut suppléer la fortune,
Et n'ayez pas une âme assez basse et commune
Pour s'opposer au ciel qui me rend par autrui
Ce que trop de vertu me fit perdre par lui.
Pour peu que vous m'aimiez, aimez mes avantages :
Il n'est point d'autre amour digne des grands
courage.
Voilà toute mon âme. Après cela, Seigneur,
Laissez-moi m'épargner les troubles de mon cœur.

Un plus long entretien ne pourroit rien produire
Qui ne pût malgré moi vous déplaire ou me nuire.

SCÈNE III.

DOMITIAN, ALBIN.

ALBIN.

Elle se défend bien, seigneur ; et dans la cour...

DOMITIAN.

Aucun n'a plus d'esprit, Albin, et moins d'amour.
J'admire, ainsi que toi, dans ce qu'elle m'oppose,
Son adresse à défendre une mauvaise cause ;
Et si pour m'assurer que son cœur n'est qu'à moi,
Tant d'esprit agissoit en faveur de sa foi ;
Si sa flamme au secours appliquoit cette adresse,
L'Empereur convaincu me rendroit ma maîtresse.

ALBIN.

Cependant n'est-ce rien que ce cœur soit à vous ?

DOMITIAN.

D'un bonheur si mal sûr je ne suis point jaloux,
Et trouve peu de jour à croire qu'elle m'aime,

Quand elle ne regarde et n'aime que soi-même.

ALBIN.

Seigneur, s'il m'est permis de parler librement,
Dans toute la nature aime-t-on autrement ?
L'amour-propre est la source en nous de tous les
autres :
C'en est le sentiment qui forme tous les nôtres ;
Lui seul allume, éteint, ou change nos desirs :
Les objets de nos vœux le sont de nos plaisirs.
Vous-même, qui brûlez d'une ardeur si fidèle,
Aimez-vous Domitie, ou vos plaisirs en elle ?
Et quand vous aspirez à des liens si doux,
Est-ce pour l'amour d'elle, ou pour l'amour de vous ?
De sa possession l'aimable et chère idée
Tient vos sens enchantés et votre âme obsédée ;
Mais si vous conceviez quelques destins meilleurs,
Vous porteriez bientôt toute cette âme ailleurs.
Sa conquête est pour vous le comble des délices ;
Vous ne vous figurez ailleurs que des supplices :
C'est par là qu'elle seule a droit de vous charmer ;
Et vous n'aimez que vous, quand vous croyez
l'aimer^[14].

DOMITIAN.

En l'état où je suis, les maux dont je soupire
M'ôtent la liberté de te rien contredire ;

Cherchons-en le remède, au lieu de raisonner
Sur l'amour où le ciel se plaît à m'obstiner.
N'est-il point de secret, n'est-il point d'artifice ?...

ALBIN.

Oui, Seigneur, il en est. Rappelons Bérénice ;
Sous le nom de César pratiquons son retour,
Qui retarde l'hymen et suspende l'amour.

DOMITIAN.

Que je verrois, Albin, ma volage punie,
Si de ces grands apprêts pour la cérémonie,
Que depuis si longtemps on dresse à si grand bruit,
Elle n'avoit que l'ombre, et qu'une autre^[15] eût le
fruit !
Qu'elle seroit confuse ! et que j'aurois de joie !
Mais il faut que le ciel lui-même la renvoie,
Cette belle rivale ; et tout notre discours
Ne la sauroit ici rendre dans quatre jours.

ALBIN.

N'importe : en l'attendant préparons sa victoire ;
Dans l'esprit d'un rival ranimons sa mémoire ;
Retraçons à ses yeux l'image du passé,
Et profitons par là du cœur embarrassé^[16].
N'y perdez point de temps : allez, sans plus rien

taire,
Tâter jusqu'en ce cœur les tendresses de frère.
Si vous ne l'emportez, il pourra s'ébranler ;
S'il ne rompt cet hymen, il pourra reculer :
Je me trompe, ou son âme y penche d'elle-même.
S'il s'émeut, redoublez ; dites que l'on vous aime ;
Dites qu'un pur respect contraint avec ennui
Une âme toute à vous à se donner à lui.
S'il se trouble, achevez : parlez de Bérénice,
De tant d'amour qu'il traite avec tant d'injustice.
Pour lui donner le temps de venir au secours,
Nous aurons quatre mois au lieu de quatre jours.

DOMITIAN.

Mais j'aime Domitie ; et lui parler contre elle,
C'est me mettre au hasard d'irriter l'infidèle.
Ne me condamne point, Albin, à la trahir,
À joindre à ses mépris le droit de me haïr :
En vain je veux contre elle écouter ma colère ;
Toute ingrate qu'elle est, je tremble à lui déplaire ^[17].

ALBIN.

Seigneur, quelle mesure avez-vous à garder ?
Quand on voit tout perdu, craint-on de hasarder ?
Et si l'ambition vers un autre l'entraîne,
Que vous peut importer son amour ou sa haine ?

DOMITIAN.

Qu'un salutaire avis fait une douce loi
À qui peut avoir l'âme aussi libre que toi !
Mais celle d'un amant n'est pas comme une autre
âme :
Il ne voit, il n'entend, il ne croit que sa flamme ;
Du plus puissant remède il se fait un poison,
Et la raison pour lui n'est pas toujours raison.

ALBIN.

Et si je vous disois que déjà Bérénice
Est dans Rome, inconnue, et par mon artifice ?
Qu'elle surprendra Tite, et qu'elle y vient exprès
Pour de ce grand hymen renverser les apprêts ?

DOMITIAN.

Albin, seroit-il vrai ?

ALBIN.

La nouvelle vous flatte :
Peut-être est-elle fausse ; attendez qu'elle éclate ;
Surtout à l'Empereur déguisez-la si bien...

DOMITIAN.

Va : je lui parlerai comme n'en sachant rien.

FIN DU PREMIER ACTE.

1. ↑ Le second hémistiche de ce vers est le premier du vers 1050 de *Polyeucte*.
2. ↑ *Var.* Ne devoit-il pas faire aussi tous mes plaisirs ? (1679).
3. ↑ Voyez ci-après, [p. 204](#), les vers 87-91 et la [note](#). — Dion Cassius (livre LXII, chapitre xxiii) rapporte que Corbulon, ayant un grand pouvoir comme général, et une grande renommée, aurait pu fort aisément se faire élire empereur, car tous haïssaient Néron et tous l'admiraient lui-même ; mais il demeura soumis, et ne tenta point de révolte.
4. ↑ Il y a lieu de croire que Cnéius Domitius Corbulon appartenait à l'illustre famille Domitia ; l'empereur Néron était, comme l'on sait, fils de Cnéius Domitius Ahenobarbus. En outre, la sœur de Corbulon, Cæsonia, avait épousé Caligula : voyez Pline l'ancien, livre VII, chapitre v.
5. ↑ Par une erreur singulière, les éditions de 1679 et de 1682 portent toutes deux *Pompée*, pour *Poppée*, et un peu plus loin, au vers 115, *Martine*, pour *Martie*.
6. ↑ Corbulon ayant appris, à son arrivée à Corinthe, que Néron, qui l'avait mandé en Grèce, avait ordonné sa mort, se frappa lui-même de son épée, l'an 67 après Jésus-Christ, et dit en mourant : « Je l'ai mérité. »
7. ↑ Galba, Othon et Vitellius, qui régnèrent en 68 et 69, et dont les trois règnes réunis ne durèrent que dix-huit mois.
8. ↑ Suétone, au chapitre iv de la *Vie de Titus*, dit que sa seconde femme se nommait Marcia Furnilla, et que Titus, après en avoir eu une fille, fit divorce avec elle.
9. ↑ Il est dit dans le premier extrait de Xiphilin que Bérénice habita dans le palais : *habitavit in palatio* : voyez ci-dessus, [p. 197](#).
10. ↑ Voyez ci-dessus la [Notice, p. 191](#) et 192.
11. ↑ Les éditions publiées du vivant de Corneille (1671-82) portent *leur prix*, corrigé par l'édition de 1692 en *son prix*. Voltaire a gardé *leur*.
12. ↑ Thomas Corneille (1692) et Voltaire (1764) ont changé la construction ; ils donnent : « et je ne le puis croire. »
13. ↑ Domitien prétendait que Vespasien l'avait institué cohéritier de l'empire, mais que le testament avait été falsifié. Voyez Suétone, *Vie de Domitien*, chapitre ii.
14. ↑ Ce morceau, souvent reproché à Corneille, pourrait bien lui avoir été inspiré par le livre des *Maximes* de la Rochefoucauld, dont la première édition a paru en 1665, cinq ans avant *Tite et Bérénice*, et qui faisait

encore le sujet de tous les entretiens. La *maxime* 262 commence ainsi :
« Il n’y a point de passion où l’amour de soi-même règne si puissamment
que dans l’amour. »

15. ↑ On lit « un autre » dans l’édition de 1682. Voyez le [vers 1732](#) et la note
qui s’y rapporte.

16. ↑ Voltaire (1764) a ainsi modifié ce vers :

Et profitons par là d’un cœur embarrassé.

17. ↑ Ce vers se trouve déjà dans *Pertharite*, acte II, scène v, vers 744.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

TITE, FLAVIAN.

TITE.

Quoi ? Des ambassadeurs que Bérénice envoie
Viennent ici, dis-tu, me témoigner sa joie,
M'apporter son hommage, et me féliciter
Sur ce comble de gloire où je viens de monter ?

FLAVIAN.

En attendant votre ordre, ils sont au port d'Ostie.

TITE.

Ainsi, grâces aux Dieux, sa flamme est amortie ;
Et de pareils devoirs sont pour moi des froideurs,
Puisqu'elle s'en rapporte à ses ambassadeurs.
Jusqu'après mon hymen remettons leur venue :
J'aurois trop à rougir si j'y souffrois leur vue,
Et recevois les yeux de ses propres sujets

Pour envieux témoins du vol que je lui fais ;
Car mon cœur fut son bien à cette belle reine,
Et pourroit l'être encor, malgré Rome et sa haine,
Si ce divin objet, qui fut tout mon désir,
Par quelque doux regard s'en venoit ressaisir.
Mais du haut de son trône elle aime mieux me rendre
Ces froideurs que pour elle on me força de prendre.
Peut-être, en ce moment que toute ma raison
Ne sauroit sans désordre entendre son beau nom,
Entre les bras d'un autre un autre amour la livre :
Elle suit mon exemple, et se plaît à le suivre :
Et ne m'envoie ici traiter de souverain
Que pour braver l'amant qu'elle charmoit en vain.

FLAVIAN.

Si vous la revoyiez, je plaindrois Domitie.

TITE.

Contre tous ses attraits ma raison endurcie
Feroit de Domitie encor la sûreté ;
Mais mon cœur auroit peu de cette dureté.
N'aurois-tu point appris qu'elle fût infidèle,
Qu'elle écoutât les rois qui soupirent pour elle ?
Dis-moi que Polémon^[1] règne dans son esprit,
J'en aurai du chagrin, j'en aurai du dépit,
D'une vive douleur j'en aurai l'âme atteinte ;
Mais j'épouserai l'autre avec moins de contrainte ;

Car enfin elle est belle, et digne de ma foi ;
Elle auroit tout mon cœur, s'il étoit tout à moi.
La noblesse du sang, la grandeur de courage,
Font avec son mérite un illustre assemblage :
C'est le choix de mon père ; et je connois trop bien
Qu'à choisir en César ce doit être le mien.
Mais tout mon cœur renonce à lui faire justice,
Dès que mon souvenir lui rend sa Bérénice.

FLAVIAN.

Si de tels souvenirs vous sont encor si doux,
L'hyménée a, Seigneur, peu de charmes pour vous.

TITE.

Si de tels souvenirs ne me faisoient la guerre,
Seroit-il potentat plus heureux sur la terre ?
Mon nom par la victoire est si bien affermi,
Qu'on me croit dans la paix un lion endormi :
Mon réveil incertain du monde fait l'étude ;
Mon repos en tous lieux jette l'inquiétude ;
Et tandis qu'en ma cour les aimables loisirs
Ménagent l'heureux choix des jeux et des plaisirs,
Pour envoyer l'effroi sous l'un et l'autre pôle,
Je n'ai qu'à faire un pas et hausser la parole^[2].
Que de félicité, si mes vœux imprudents
N'étoient de mon pouvoir les seuls indépendants !
Maître de l'univers sans l'être de moi-même^[3],

Je suis le seul rebelle à ce pouvoir suprême :
D'un feu que je combats je me laisse charmer,
Et n'aime qu'à regret ce que je veux aimer.
En vain de mon hymen Rome presse la pompe :
J'y veux de la lenteur, j'aime qu'on l'interrompe,
Et n'ose résister aux dangereux souhaits
De préparer toujours et n'achever jamais.

FLAVIAN.

Si ce dégoût, seigneur, va jusqu'à la rupture,
Domitie aura peine à souffrir cette injure :
Ce jeune esprit, qu'entête et le sang de Néron^[4]
Et le choix qu'en Syrie on fit de Corbulon^[5],
S'attribue à l'empire un droit imaginaire,
Et s'en fait, comme vous, un rang héréditaire.
Si de votre parole un manque surprenant
La jette entre les bras d'un homme entreprenant,
S'il l'unit à quelque âme assez fière et hautaine
Pour servir son orgueil et seconder sa haine,
Un vif ressentiment lui fera tout oser :
En un mot, il vous faut la perdre, ou l'épouser.

TITE.

J'en sais la politique, et cette loi cruelle
A presque fait l'amour qu'il m'a fallu pour elle.
Réduit au triste choix dont tu viens de parler,
J'aime mieux, Flavian, l'aimer que l'immoler,

Et ne puis démentir cette horreur magnanime
Qu'en recevant le jour je conçus pour le crime.
Moi qui seul des Césars me vois en ce haut rang
Sans qu'il en coûte à Rome une goutte de sang,
Moi que du genre humain on nomme les délices^[6],
Moi qui ne puis souffrir les plus justes supplices^[7],
Pourrois-je autoriser une injuste rigueur
À perdre une héroïne à qui je dois mon cœur ?
Non : malgré les attraits de sa belle rivale,
Malgré les vœux flottants de mon âme inégale,
Je veux l'aimer, je l'aime ; et sa seule beauté
Pouvoit me consoler de ce que j'ai quitté.
Elle seule en ses yeux porte de quoi contraindre
Mes feux à s'assoupir, s'ils ne peuvent s'éteindre,
De quoi flatter mon âme, et forcer mes douleurs
À souhaiter du moins de n'aimer plus ailleurs.
Mais je ne vois pas bien que j'en sois encor maître :
Dès que ma flamme expire, un mot la fait renaître,
Et mon cœur malgré moi rappelle un souvenir
Que je n'ose écouter et ne saurois bannir.
Ma raison s'en veut faire en vain un sacrifice :
Tout me ramène ici, tout m'offre Bérénice ;
Et même je ne sais par quel pressentiment
Je n'ai souffert personne en son appartement ;
Mais depuis cet adieu, si cruel et si tendre,
Il est demeuré vide, et semble encor l'attendre.
Va, fais porter mon ordre à ses ambassadeurs :
C'est trop entretenir d'inutiles ardeurs ;

Il est temps de chercher qui m'en puisse distraire,
Et le ciel à propos envoie ici mon frère.

FLAVIAN.

Irez-vous au sénat ?

TITE.

Non ; il peut s'assembler
Sur ce déluge ardent qui nous a fait trembler,
Et pourvoir sous mon ordre aux affreuses ruines
Dont ses feux ont couvert les campagnes voisines^[8].

SCÈNE II.

TITE, DOMITIAN, ALBIN.

DOMITIAN.

Puis-je parler, seigneur, et de votre amitié
Espérer une grâce à force de pitié ?
Je me suis jusqu'ici fait trop de violence,
Pour augmenter encor mes maux par mon silence.
Ce que je vais vous dire est digne du trépas ;
Mais aussi j'en mourrai, si je ne le dis pas.
Apprenez donc mon crime, et voyez s'il faut faire
Justice d'un coupable, ou grâce aux vœux d'un frère.

J'ai vu ce que j'aimois choisi pour être à vous,
Et je l'ai vu longtemps sans en être jaloux.
Vous n'aimiez Domitie alors que par contrainte :
Vous vous faisiez effort, j'imitois votre feinte ;
Et comme aux lois d'un père il falloit obéir,
Je feignois d'oublier, vous de ne point haïr.
Le ciel, qui dans vos mains met sa toute-puissance,
Ne met-il point de borne à cette obéissance ?
La faut-il à son ombre, et que ce même effort
Vous déchire encor l'âme et me donne la mort ?

TITE.

Souffrez sur cet effort que je vous désabuse.
Il fut grand, et de ceux que tout le cœur refuse :
Pour en sauver le mien, je fis ce que je pus ;
Mais ce qui fut effort à présent ne l'est plus.
Sachez-en la raison. Sous l'empire d'un père
Je murmurai toujours d'un ordre si sévère,
Et cherchai les moyens de tirer en longueur
Cet hymen qui vous gêne et m'arrachoit le cœur.
Son trépas a changé toutes choses de face :
J'ai pris ses sentiments lorsque j'ai pris sa place ;
Je m'impose à mon tour les lois qu'il m'imposoit,
Et me dis après lui tout ce qu'il me disoit.
J'ai des yeux d'empereur, et n'ai plus ceux de
Tite ;
Je vois en Domitie un tout autre mérite,
J'écoute la raison, j'en goûte les conseils,

Et j'aime comme il faut qu'aiment tous mes pareils.
Si dans les premiers jours que vous m'avez vu maître
Votre feu mal éteint avoit voulu paroître,
J'aurois pu me combattre et me vaincre pour vous ;
Mais si près d'un hymen si souhaité de tous,
Quand Domitie a droit de s'en croire assurée,
Que le jour en est pris, la fête préparée,
Je l'aime, et lui dois trop pour jeter sur son front
L'éternelle rougeur d'un si mortel affront.
Rome entière et ma foi l'appellent à l'empire :
Voyez mieux de quel œil on m'en verroit dédire,
Ce qu'ose se permettre une femme en fureur,
Et combien Rome entière auroit pour moi
d'horreur.

DOMITIAN.

Elle n'en auroit point de vous voir pour un frère
Faire autant que pour elle il vous a plu de faire.
Seigneur, à vos bontés laissez un libre cours ;
Qui se vainc une fois peut se vaincre toujours :
Ce n'est pas un effort que votre âme redoute.

TITE.

Qui se vainc une fois sait bien ce qu'il en coûte :
L'effort est assez grand pour en craindre un second.

DOMITIAN.

Ah ! si votre grande âme à peine s'en répond,
La mienne, qui n'est pas d'une trempe si belle,
Réduite au même effort, Seigneur, que fera-t-elle ?

TITE.

Ce que je fais, mon frère : aimez ailleurs.

DOMITIAN.

Hélas !

Ce qui vous fut aisé, seigneur, ne me l'est pas.
Quand vous avez changé, voyiez-vous Bérénice ?
De votre changement son départ fut complice ;
Vous l'aviez éloignée, et j'ai devant les yeux,
Je vois presque en vos bras ce que j'aime le mieux.
Jugez de ma douleur par l'excès de la vôtre,
Si vous voyiez la reine entre les bras d'un autre ;
Contre un rival heureux épargneriez-vous rien,
À moins que d'un respect aussi grand que le
mien ?

TITE.

Vengez-vous, j'y consens ; que rien ne vous retienne.
Je prends votre maîtresse ; allez, prenez la mienne.
Épousez Bérénice, et...

DOMITIAN.

Vous n'achevez point,
Seigneur : ne pourriez-vous aimer jusqu'à ce point ?

TITE.

Oui, si je ne craignois pour vous l'injuste haine
Que Rome concevroit pour l'époux d'une reine.

DOMITIAN.

Dites, dites, seigneur, qu'il est bien malaisé
De céder ce qu'adore un cœur bien embrasé ;
Ne vous contraignez plus, ne gênez plus votre âme,
Satisfaites en maître une si belle flamme ;
Quand vous aurez su dire une fois : « je le veux, »
D'un seul mot prononcé vous ferez quatre heureux.
Bérénice est toujours digne de votre couche,
Et Domitie enfin vous parle par ma bouche ;
Car je ne saurois plus vous le taire ; oui, Seigneur,
Vous en voulez la main, et j'en ai tout le cœur :
Elle m'en fit le don dès la première vue,
Et ce don fut l'effet d'une force imprévue,
De cet ordre du ciel qui verse en nos esprits
Les principes secrets de prendre et d'être pris.
Je vous dirois, Seigneur, quelle en est la puissance,
Si vous ne le saviez par votre expérience.
Ne rompez^[9] pas des nœuds et si forts et si doux :
Rien ne les peut briser que le trépas, ou vous ;

Et c'est un triste honneur pour une si grande âme,
Que d'accabler un frère et contraindre une femme.

TITE.

Je ne contrains personne ; et de sa propre voix
Nous allons, vous et moi, savoir quel est son choix.

SCÈNE III.

TITE, DOMITIAN, DOMITIE, ALBIN, PLAUTINE.

TITE.

Parlez, parlez, Madame, et daignez nous apprendre
Où porte votre cœur, ce qu'il sent de plus tendre,
Qui le possède entier de mon frère ou de moi ?

DOMITIE.

En doutez-vous, Seigneur, quand vous avez ma foi ?

TITE.

J'aime à n'en point douter, mais on veut que j'en
doute :
On dit que cette foi ne vous donne pas toute,
Que ce cœur reste ailleurs. Parlez en liberté,
Et n'en consultez point cette noble fierté,

Ce digne orgueil du sang que mon rang sollicite :
De tout ce que je suis ne regardez que Tite ;
Et pour mieux écouter vos désirs les plus doux,
Entre le prince et moi ne regardez que vous.

DOMITIE.

Qu'avez-vous dit de moi, prince ?

DOMITIAN.

Que dans votre âme
Vous laissez vivre encor notre première flamme ;
Et qu'en faveur du rang si vous m'osez trahir,
Ce n'est pas tant aimer, Madame, qu'obéir.
C'est en dire un peu plus que vous n'aviez envie ;
Mais il y va de vous, il y va de ma vie ;
Et qui se voit si près de perdre tout son bien,
Se fait armes de tout, et ne ménage rien.

DOMITIE.

Je ne sais de vous deux, Seigneur, à ne rien feindre,
Duquel je dois le plus me louer ou me plaindre.
C'est aimer assez mal, que remettre tous deux
Au choix de mes desirs le succès de vos vœux ;
Et cette liberté par tous les deux offerte
Montre que tous les deux peuvent souffrir ma perte,
Et que tout leur amour est prêt à consentir
Que mon cœur ou ma foi veuille se démentir.

Je me plains de tous deux, et vous plains l'un et l'autre,

Si pour voir tout ce cœur vous m'ouvrez tout le vôtre.

Le prince n'agit pas en amant fort discret ;

S'il ne m'impose rien, il trahit mon secret :

Tout ce qu'il vous en dit m'offense ou vous abuse.

Mais ce que fait l'amour, l'amour aussi l'excuse^[10].

Vous, seigneur, je croyois que vous m'aimiez assez

Pour m'épargner le trouble où vous m'embarrassez,

Et laisser pour couleur à mon peu de constance

La gloire d'obéir à la toute-puissance :

Vous m'ôtez cette excuse, et me voulez charger

De ce qu'a d'odieux la honte de changer.

Si le prince en mon cœur garde encor même place,

C'est manquer de respect que vous le dire en face ;

Et si mon choix pour vous n'est point violenté,

C'est trop d'ambition et d'infidélité.

Ainsi des deux côtés tout sert à me confondre.

J'ai cent choses à dire, et rien à vous répondre ;

Et ne voulant déplaire à pas un de vous deux,

Je veux, ainsi que vous, douter où vont mes vœux.

Ce qui le plus m'étonne en cette déférence

Qui veut du cœur entier une entière assurance,

C'est que dans ce haut rang vous ne vouliez pas voir

Qu'il n'importe du cœur quand on sait son devoir^[11],

Et que de vos pareils les hautes destinées

Ne le consultent point sur ces grands hyménées.

TITE.

Si le vôtre, Madame, était de moindre prix...
Mais que veut Flavian ?

Scène IV

**TITE, DOMITIAN, DOMITIE, PLAUTINE, FLAVIAN,
ALBIN.**

FLAVIAN.

Vous en serez surpris,
Seigneur, je vous apporte une grande nouvelle :
La reine Bérénice...

TITE.

Eh bien ! est infidèle ?
Et son esprit, charmé par un plus doux souci...

FLAVIAN.

Elle est dans ce palais, Seigneur ; et la voici [\[12\]](#).

SCÈNE V.

TITE, DOMITIAN, BÉRÉNICE, DOMITIE, FLAVIAN,
ALBIN, PHILON, PLAUTINE.

TITE.

Ô dieux ! est-ce, Madame, aux reines de surprendre ?
Quel accueil, quels honneurs peuvent-elles
attendre,
Quand leur surprise envie au souverain pouvoir
Celui de donner ordre à les bien recevoir ?

BÉRÉNICE.

Pardonnez-le, Seigneur, à mon impatience.
J'ai fait sous d'autres noms demander audience :
Vous la donniez trop tard à mes ambassadeurs ;
Je n'ai pu tant attendre à voir tant de grandeurs ;
Et quoique par vous-même autrefois exilée,
Sans ordre et sans aveu je me suis rappelée,
Pour être la première à mettre à vos genoux
Le sceptre qu'à présent je ne tiens que de vous,
Et prendre sur les rois cet illustre avantage
De leur donner l'exemple à vous en faire hommage.

Je ne vous dirai point avec quelles langueurs
D'un si cruel exil j'ai souffert les longueurs :
Vous savez trop...

TITE.

Je sais votre zèle, et l'admire,
Madame ; et pour me voir possesseur de l'empire,
Pour me rendre vos soins, je ne méritois pas
Que rien vous pût résoudre à quitter vos États,
Qu'une si grande reine en formât la pensée.
Un voyage si long vous doit avoir lassée.
Conduisez-la, mon frère, en son appartement ^[13].
Vous, faites-l'y servir aussi pompeusement,
Avec le même éclat qu'elle s'y vit servie
Alors qu'elle faisoit le bonheur de ma vie.

SCÈNE VI.

TITE, DOMITIE, PLAUTINE, PHILON.

DOMITIE.

Seigneur, faut-il ici vous rendre votre foi ?
Ne regardez que vous entre la reine et moi ;
Parlez sans vous contraindre, et me daignez
apprendre
Où porte votre cœur ce qu'il sent de plus tendre ^[14].

TITE.

Adieu, Madame, adieu. Dans le trouble où je suis,
Me taire et vous quitter, c'est tout ce que je puis.

SCÈNE VII.

DOMITIE, PLAUTINE.

DOMITIE.

Se taire et me quitter ! Après cette retraite,
Crois-tu qu'un tel arrêt ait besoin d'interprète ?

PLAUTINE.

Oui, Madame ; et ce n'est que dérober au jour ;
Que vous cacher le trouble où le met ce retour.

DOMITIE.

Non, non, tu l'as voulu, Plautine, que je vinsse
Désavouer ici les vanités du prince,
Empêcher qu'un amant dont je n'ai pas le cœur
Ne cédât ma conquête à mon premier vainqueur :
Vois la honte qu'ainsi je me suis attirée.
Quand sa reine^[15] a paru, m'a-t-il considérée ?
A-t-il jeté les yeux sur moi qu'en me quittant ?

PLAUTINE.

Pensez-vous que sa reine ait l'esprit plus content ?
Avant que vous quitter, lui-même il l'a bannie.

DOMITIE.

Oui, mais avec respect, avec cérémonie,
Avec des yeux enfin qui l'éloignant des miens,
Lui promettoient assez de plus doux entretiens.
Tu me diras encor que la chose est égale,
Que s'il m'ose quitter, il chasse ma rivale.
Mais pour peu qu'il m'aimât, du moins il m'auroit dit
Que je garde en son âme encor même crédit :
Il m'en auroit donné des sûretés nouvelles,
Il m'en auroit laissé quelques marques fidèles.
S'il me vouloit cacher le trouble où je le voi,
La plus mauvaise excuse étoit bonne pour moi.
Mais pour toute réponse, il se tait, et me quitte ;
Et tu ne peux souffrir que mon cœur s'en irrite !
Tu veux, lorsque lui-même ose se déclarer,
Que je me flatte encore assez pour espérer !
C'est avec le perfide être d'intelligence.
Sans me flatter en vain, courons à la vengeance ;
Faisons voir ce qu'en moi peut le sang de Néron,
Et que je suis de plus fille de Corbulon.

PLAUTINE.

Vous l'êtes ; mais enfin c'est n'être qu'une fille,
Que le reste impuissant d'une illustre famille.
Contre un tel empereur où prendrez-vous des
bras ?

DOMITIE.

Contre un tel empereur nous n'en manquerons pas.
S'il épouse sa reine, il est l'horreur de Rome.
Trouvons alors, trouvons un grand cœur, un grand
homme,
Un Romain qui réponde au sang de mes aïeux ;
Et pour le révolter, laisse faire à mes yeux.
Juge, par le pouvoir de ceux de Bérénice,
Si les miens auront peine à s'en faire justice.
Si ceux-là forcent Tite à me manquer de foi,
Ceux-ci feront briser le joug d'un nouveau roi ;
Et si de l'univers les siens charment le maître,
Les miens charmeront ceux qui méritent de l'être.
Dis-le-moi, tu l'as vue, ai-je peu de raison
Quand de mes yeux aux siens je fais comparaison ?
Est-elle plus charmante, ai-je poins de mérite ?
Suis-je moins digne qu'elle enfin du cœur de Tite ?

PLAUTINE.

Madame...

DOMITIE.

Je m'emporte, et mes sens interdits
Impriment leur désordre en tout ce que je dis.
Comment saurois-je aussi ce que je te dois dire,
Si je ne sais pas même à quoi mon âme aspire ?

Mon aveugle fureur s'égare à tous propos.
Allons penser à tout avec plus de repos.

PLAUTINE.

Vous pourriez hasarder un moment de visite,
Pour voir si ce retour est sans l'aveu de Tite,
Ou si c'est de concert qu'il a fait le surpris.

DOMITIE.

Oui ; mais auparavant remettons nos esprits.

FIN DU SECOND ACTE.

1. ↑ Polémon, roi de Cilicie. Voyez ci-dessus, [p. 194, note](#), et plus loin, p. 245, note 1.
2. ↑ « Le célèbre M. de Santeul, voulant composer des vers sur la campagne d'Hollande de 1672, crut ne pouvoir mieux faire que de traduire en latin ces huit vers (397-404)... Il présenta au Roi ses vers latins sous ce titre : Sur le départ du Roi, et mit à côté ceux de M. Corneille. » (Jolly, *Avertissement du Théâtre de Corneille*, p. LXIX et LXX.) — Santeul donne les vers 403 et 404 avec une double variante :

Pour envoyer l'effroi *sur* l'un et l'autre pôle
Je n'ai qu'à faire un pas et hausser *ma parole*.

Voici sa traduction latine :

REX ITER MEDITANS.

*Sic cæptis favet usque meis Victoria, ut hostes
Me quoque pace data timeant, credantque leonem,
Qui male sopitos premit alto corde furores,
Ancipiti dudum meditans bella horrida somno ;
Nec tam blanda Venus media dominatur in aula,*

Quin, Marti tantum annuerim, mox palleat orbis.

(*J. B. Santolii Victorini opera poetica*. Paris, M.DC.XCIV, p. 211.)

3. ↑ Ce vers est la contre-partie de celui que Corneille a placé dans la bouche d'Auguste (*Cinna*, acte V, scène II, vers 1696) :

Je suis maître de moi comme de l'univers.

4. ↑ Voyez plus haut, [p. 204](#), le vers 80 et [la note](#).

5. ↑ Voyez ci-dessus, p. 203, [note](#).

6. ↑ Suétone commence ainsi sa *Vie de Titus* : *Titus... amor ac deliciæ generis humani* ; et Eutrope, au livre VII de son Abrégé de l'Histoire romaine (chapitre XXI), dit au sujet du même empereur : *Huic (Vespasiano) Titus filius successit... vir omnium virtutum genere mirabilis adeo, ut amor et deliciæ humani generis diceretur*.

7. ↑ « Il déclara qu'il n'acceptait le souverain pontificat qu'afin de conserver toujours ses mains pures. Il tint parole ; car depuis ce moment, il ne fut ni l'auteur ni le complice de la mort de personne. » *Nec auctor posthac cujusquam necis, nec conscius*. (Suétone, *Titus*, chapitre IX.)

8. ↑ Voyez ci-après, p. 247, la note 2 du vers 1112. Après l'éruption du Vésuve, Titus tira au sort, parmi les consulaires, des curateurs chargés de soulager les maux de la Campanie. (Suétone, *Titus*, chapitre VIII.)

9. ↑ L'édition de 1692 donne *trompez*, pour *rompez*, ce qui ne peut être qu'une faute d'impression.

10. ↑ Après ce vers, Voltaire a ajouté les mots : *à Tite*.

11. ↑ C'est, avec une tournure un peu différente, le vers 279 de *Sertorius* :

Qu'importe de mon cœur, si je sais mon devoir ?

12. ↑ Nous avons vu dans les extraits de Xiphilin (p. 197 et 198) qu'après être venue une première fois à Rome avec son frère Agrippa, du vivant de Vespasien, Bérénice y retourna sous le règne de Titus.

13. ↑ Voltaire (1764) fait suivre ce vers de l'indication : *à Flavien et Albin*.

14. ↑ Voyez plus haut, [p. 223](#), le vers 570 et les vers 559 et 560.

15. ↑ On lit ici : « *la Reine*, » dans les éditions de Thomas Corneille et de Voltaire, qui deux vers plus loin ont maintenu l'un et l'autre : « *sa Reine*. »

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DOMITIAN, BÉRÉNICE, PHILON.

DOMITIAN.

Je vous l'ai dit, Madame, et j'aime à le redire,
Qu'il est beau qu'à vous plaire un empereur aspire,
Qu'il lui doit être doux qu'un véritable feu
Par de justes soupirs mérite votre aveu.
Seroit-ce un crime à moins^[1] ? Seroit-ce vous
déplaire,
Après un empereur, de vous offrir son frère ?
Et voudriez-vous croire, en faveur de ma foi,
Qu'un frère d'empereur pourroit valoir un roi ?

BÉRÉNICE.

Si votre âme, Seigneur, en veut être éclaircie,
Vous pouvez le savoir de votre Domitie.
De tous les deux aimée, et douce à tous les deux,
Elle sait mieux que moi comme on change de vœux,

Et sait peut-être mal la route qu'il faut prendre
Pour trouver le secret de les faire descendre,
Quelque facilité qu'elle ait eue à trouver,
Malgré sa flamme et vous, l'art de les élever.
Pour moi, qui n'eus jamais l'honneur d'être Romaine,
Et qu'un destin jaloux n'a fait naître que reine,
Sans qu'un de vous descende au rang que je remplis,
Ce me doit être assez d'un de vos affranchis ;
Et si votre empereur suit les traces des autres,
Il suffit d'un tel sort pour relever les nôtres^[2].
Mais changeons de discours, et me dites, Seigneur,
Par quel ordre aujourd'hui vous m'offrez votre cœur.
Est-ce pour obliger ou Domitie ou Tite ?
N'ose-t-il me quitter à moins que je le quitte ?
Et peut-il à son rang si peu se confier,
Qu'il veuille mon exemple à se justifier ?
Me donne-t-il à vous alors qu'il m'abandonne ?

DOMITIAN.

Il vous respecte trop : c'est à vous qu'il me donne,
Et me fait la justice, en m'enlevant mon bien,
De vouloir que je tâche à m'enrichir du sien ;
Mais à peine il le veut, qu'il craint pour moi la haine
Que Rome concevrait pour l'époux d'une reine.
C'est à vous de juger d'où part ce sentiment.
En vain, par politique, il fait ailleurs l'amant ;
Il s'y réduit en vain par grandeur de courage :
À ces fausses clartés opposez quelque ombrage ;

Et je renonce au jour, s'il ne revient à vous,
Pour peu que vous penchiez à le rendre jaloux.

BÉRÉNICE.

Peut-être ; mais, Seigneur, croyez-vous Bérénice
D'un cœur à s'abaisser jusqu'à cet artifice,
Jusques à mendier lâchement le retour
De ce qu'un grand service^[3] a mérité d'amour ?

DOMITIAN.

Madame, sur ce point je n'ai rien à vous dire.
Vous savez ce que vaut l'Empereur et l'empire ;
Et si vous consentez qu'on vous manque de foi,
Vous pouvez regarder^[4] si je vaux bien un roi.
J'aperçois Domitie, et lui cède la place.

SCÈNE II.

DOMITIE, BÉRÉNICE, DOMITIAN, PHILON.

DOMITIE.

Je vais me retirer, Seigneur, si je vous chasse ;
Et j'ai des intérêts que vous servez trop bien
Pour arrêter le cours d'un si long entretien.

DOMITIAN.

Je faisais à la Reine une offre de service
Qui peut vous assurer le rang d'impératrice,
Madame ; et si j'en suis accepté pour époux,
Tite n'aura plus d'yeux pour d'autres que pour vous.
Est-ce vous mal servir ?

DOMITIE.

Quoi ? Madame, il vous aime ?

BÉRÉNICE.

Non ; mais il me le dit, Madame.

DOMITIE.

Lui ?

BÉRÉNICE.

Lui-même.

Est-ce vous offenser que m'offrir vos refus ?
Et vous doit-il un cœur dont vous ne voulez plus ?

DOMITIE.

Je ne sais si je puis vous dire s'il m'offense,
Quand vous vous préparez à prendre sa défense.

BÉRÉNICE.

Et moi, je ne sais pas s'il a droit de changer,
Mais je sais que l'amour ne peut désobliger.

DOMITIE.

Du moins ce nouveau feu rend justice au mérite.

DOMITIAN.

Vous m'avez commandé de quitter qui me quitte,
Vous le savez, Madame ; et si c'est vous trahir,
Vous m'avouerez aussi que c'est vous obéir.

DOMITIE.

S'il échappe à l'amour un mot qui le trahisse,
À l'effort qu'il se fait veut-il qu'on obéisse ?
Il cherche une révolte, et s'en laisse charmer.
Vous le sauriez, ingrat, si vous saviez aimer,
Et ne vous feriez pas l'indigne violence
De vous offrir ailleurs, et même en ma présence.

DOMITIAN, à *Bérénice*.

Madame, vous voyez ce que je vous ai dit :
La preuve est convaincante, et l'exemple suffit.

BÉRÉNICE.

Il suffit pour vous croire, et non pas pour le suivre.

DOMITIE.

Allez, sous quelques lois qu'il vous plaise de vivre,
Vivez-y, j'y consens ; mais vous pouviez, Seigneur,
Vous hâter un peu moins de m'ôter votre cœur,
Attendre que l'honneur de ce grand hyménée
Vous renvoyât la foi que vous m'avez donnée.
Si vous vouliez passer pour véritable amant,
Il falloit espérer jusqu'au dernier moment ;
Il vous falloit...

DOMITIAN.

Eh bien ! puisqu'il faut que
j'espère,
Madame, faites grâce à l'Empereur mon frère,
À la Reine, à vous-même enfin, si vous m'aimez
Autant qu'il le paroît à vos yeux alarmés.
Les scrupules d'État, qu'il falloit mieux combattre,
Assez et trop longtemps nous ont gênés tous
quatre :
Réunissez des cœurs de qui rompt l'union
Cette chimère en Tite, en vous l'ambition.
Vous trouverez au mien encor les mêmes flammes
Qui, dès que je vous vis, charmèrent nos deux âmes.
Dès ce premier moment j'adorai vos appas ;
Dès ce premier moment je ne vous déplus pas.

Ai-je épargné depuis aucuns soins pour vous plaire ?
Est-ce un crime pour moi que l'aïnesse d'un frère ?
Et faut-il m'accabler d'un éternel ennui
Pour avoir vu le jour deux lustres après lui,
Comme si de mon choix il dépendoit de naître
Dans le temps qu'il falloit pour devenir son
maître^[5] ?

Au nom de votre amour et de ce digne amant,
Madame, qui vous aime encor si chèrement,
Prenez quelque pitié d'un amant déplorable ;
Faites-la partager à cette inexorable ;
Dissipez la fierté d'une injuste rigueur.
Pour juge entre elle et moi je ne veux que son cœur.
Je vous laisse avec elle arbitre de ma vie.
Adieu, Madame. Adieu, trop aimable ennemie.

SCÈNE III.

BÉRÉNICE, DOMITIE, PHILON.

BÉRÉNICE.

Les intérêts du prince^[6] avancent trop le mien
Pour vous oser, Madame, importuner de rien ;
Et l'incivilité de la moindre prière
Sembleroit vous presser de me rendre son frère.
Tout ce qu'en sa faveur je crois m'être permis,
Après qu'à votre cœur lui-même il s'est remis,

C'est de vous faire voir ce que hasarde une âme
Qui sacrifie au rang les douceurs de sa flamme,
Et quel long repentir suit ces nobles ardeurs
Qui soumettent l'amour à l'éclat des grandeurs.

DOMITIE.

Quand les choses, Madame, auront changé de face,
Je reviendrai savoir ce qu'il faut que je fasse,
Et demander votre ordre avec empressement
Sur le choix ou du prince ou de quelque autre amant.
Agréez cependant un respect qui m'amène
Vous rendre mes devoirs comme à ma souveraine ;
Car je n'ose douter que déjà l'Empereur
Ne vous ait redonné bonne part en son cœur.
Vous avez sur vos rois pris ce digne avantage
D'être ici la première à rendre un juste
hommage^[Z] ;
Et pour vous imiter, je veux avoir le bien
D'être aussi la première à vous offrir le mien.
Cet exemple qu'aux rois vous donnez pour un
homme,
J'aime pour une reine à le donner à Rome ;
Et plus il est nouveau, plus j'ai lieu d'espérer
Que de quelques bontés vous voudrez m'honorer.

BÉRÉNICE.

À vous dire le vrai, sa nouveauté m'étonne :
J'aurois eu quelque peine à vous croire si bonne ;
Et je recevrais l'offre avec confusion
Si je n'y soupçonnois un peu d'illusion.

Quoi qu'il en soit, Madame, en cette incertitude
Qui nous met l'une et l'autre en quelque inquiétude,
Ce que je puis répondre à vos civilités,
C'est de vous demander pour moi mêmes bontés,
Et que celle des deux qui sera satisfaite
Traite l'autre de l'air qu'elle veut qu'on la traite.
J'ai vu Tite se rendre au peu que j'ai d'appas ;
Je ne l'espère plus, et n'y renonce pas.
Il peut se souvenir, dans ce grade sublime,
Qu'il soumit votre Rome en détruisant Solyme,
Qu'en ce siège pour lui je hasardai mon rang,
Prodiguai mes trésors, et mes peuples leur sang,
Et que s'il me fait part de sa toute-puissance,
Ce sera moins un don qu'une reconnoissance.

DOMITIE.

Ce sont là de grands droits ; et si l'amour s'y joint,
Je dois craindre une chute à n'en relever point.
Tite y peut ajouter que je n'ai point la gloire
D'avoir sur ma patrie étendu sa victoire,
De l'avoir saccagée et détruite à l'envi,
Et renversé l'autel du dieu que j'ai servi :
C'est par là qu'il vous doit cette haute fortune.

Mais je commence à voir que je vous importune.
Adieu. Quelque autre fois nous suivrons ce discours.

BÉRÉNICE.

Je suis venue ici trop tôt de quatre jours ;
J'en suis au désespoir et vous en fais excuse.

DOMITIE.

Dans quatre jours, Madame, on verra qui s'abuse.

SCÈNE IV.

BÉRÉNICE, PHILON.

BÉRÉNICE.

Quel caprice, Philon, l'amène jusqu'ici
M'expliquer elle-même un si cuisant souci ?
Tite, après mon départ, l'auroit-il maltraitée ?

PHILON.

Après votre départ il l'a soudain quittée,
Madame, et s'est défait de cet esprit jaloux
Avec un compliment encor plus court qu'à vous.

BÉRÉNICE.

Ainsi tout est égal : s'il me chasse, il la quitte ;
Mais ce peu qu'il m'a dit ne peut qu'il ne m'irrite :
Il marque trop pour moi son infidélité.
Vois de ses derniers mots quelle est la dureté :
« Qu'on la serve, a-t-il dit, comme elle fut servie
Alors qu'elle faisoit le bonheur de ma vie^[8]. »
Je ne le fais donc plus ! Voilà ce que j'ai craint.
Il fait en liberté ce qu'il faisoit contraint.
Cet ordre de sortir, si prompt et si sévère,
N'a plus pour s'excuser l'autorité d'un père :
Il est libre, il est maître, il veut tout ce qu'il fait.

PHILON.

Du peu qu'il vous a dit j'attends un autre effet.
Le trouble de vous voir auprès d'une rivale
Vouloit pour se remettre un moment d'intervalle ;
Et quand il a rompu sitôt vos entretiens,
Je lisois dans ses yeux qu'il évitoit les siens,
Qu'il fuyoit l'embarras d'une telle présence.
Mais il vient à son tour prendre son audience,
Madame ; et vous voyez si j'en sais bien juger.
Songez de quelle sorte il faut le ménager.

SCÈNE V.

TITE, BÉRÉNICE, FLAVIAN, PHILON.

BÉRÉNICE.

Me cherchez-vous, Seigneur, après m'avoir chassée ?

TITE.

Vous avez su mieux lire au fond de ma pensée,
Madame ; et votre cœur connaît assez le mien
Pour me justifier sans que j'explique rien.

BÉRÉNICE.

Mais justifiera-t-il le don qu'il vous plaît faire
De ma propre personne au prince votre frère ?
Et n'est-ce point assez de me manquer de foi,
Sans prendre encor le droit de disposer de moi ?
Pouvez-vous jusque-là me bannir de votre âme ?
Le pouvez-vous, Seigneur ?

TITE.

Le croyez-vous,
Madame ?

BÉRÉNICE.

Hélas ! que j'ai de peur de vous dire que non !
J'ai voulu vous haïr dès que j'ai su ce don :
Mais à de tels courroux l'âme en vain se confie ;
À peine je vous vois que je vous justifie.

Vous me manquez de foi, vous me donnez, chassez.
Que de crimes ! Un mot les a tous effacés.
Faut-il, Seigneur, faut-il que je ne vous accuse
Que pour dire aussitôt que c'est moi qui m'abuse,
Que pour me voir forcée à répondre pour vous !
Épargnez cette honte à mon dépit jaloux ;
Sauvez-moi du désordre où ma bonté^[9] m'expose,
Et du moins par pitié dites-moi quelque chose ;
Accusez-moi plutôt, Seigneur, à votre tour,
Et m'imputez pour crime un trop parfait amour.

Vos chimères d'État, vos indignes scrupules,
Ne pourront-ils jamais passer pour ridicules ?
En souffrez vous encor la tyrannique loi ?
Ont-ils encor sur vous plus de pouvoir que moi ?
Du bonheur de vous voir j'ai l'âme si ravie,
Que pour peu qu'il durât, j'oublierois Domitie.
Pourrez-vous l'épouser dans quatre jours ? Ô cieux !
Dans quatre jours ! Seigneur, y voudrez-vous mes
yeux ?

Vous plairez-vous à voir qu'en triomphe menée,
Je serve de victime à ce grand hyménée ;
Que traînée avec pompe aux marches de l'autel,
J'aille de votre main attendre un coup mortel ?
M'y verrez-vous mourir sans verser une larme ?
Vous y préparez-vous sans trouble et sans alarme ?
Et si vous concevez l'excès de ma douleur,
N'en rejaillit-il^[10] rien jusque dans votre cœur ?

TITE.

Hélas ! Madame, hélas ! Pourquoi vous ai-je vue ?
Et dans quel contre-temps êtes-vous revenue !
Ce qu'on fit d'injustice à de si chers appas
M'avait assez coûté pour ne l'envier pas.
Votre absence et le temps m'avoient fait quelque
grâce ;
J'en craignois un peu moins les malheurs où je
passe ;
Je souffrois Domitie, et d'assidus efforts
M'avoient, malgré l'amour, fait maître du dehors.
La contrainte sembloit tourner en habitude ;
Le joug que je prenois m'en paroissoit moins rude ;
Et j'allois être heureux, du moins aux yeux de tous,
Autant qu'on le peut être en n'étant point à vous.
J'allois...

BÉRÉNICE.

N'achevez point, c'est là ce qui me tue.
Et je pourrois souffrir votre hymen à ma vue,
Si vous aviez choisi quelque objet sans éclat,
Qui ne pût être à vous que par raison d'État,
Qui de ses grands aïeux n'eût reçu rien d'aimable,
Qui n'en eût que le nom qui fût considérable.
« Il s'est assez puni de son manque de foi,
Me dirois-je, et son cœur n'en est pas moins à moi. »
Mais Domitie est belle, elle a tout l'avantage

Qu'ajoute un vrai mérite à l'éclat du visage ;
Et pour vous épargner les discours superflus,
Elle est digne de vous, si vous ne m'aimez plus.
Elle a toujours charmé le prince votre frère,
Elle a gagné sur vous de ne vous plus déplaire :
L'hymen achèvera de me faire oublier ;
Elle aura votre cœur, et l'aura tout entier.
Seigneur, faites-moi grâce : épousez Sulpitie,
Ou Camille, ou Sabine, et non pas Domitie ;
Choisissez-en quelqu'une enfin dont le bonheur
Ne m'ôte que la main, et me laisse le cœur.

TITE.

Domitie aisément souffriroit ce partage ;
Ma main satisferoit l'orgueil de son courage ;
Et pour le cœur, à peine il vous sait en ces lieux,
Qu'il revient tout entier faire hommage à vos yeux.

BÉRÉNICE.

N'importe : ayez pitié, Seigneur, de ma foiblesse.
Vous avez un cœur fait à changer de maîtresse ;
Vous ne savez que trop l'art de manquer de foi :
Ne l'exercerez-vous jamais que contre moi ?

TITE.

Domitie est le choix de Rome et de mon père :
Ils crurent à propos de l'ôter à mon frère,

De crainte que ce cœur jeune et présomptueux
Ne rendît téméraire un prince impétueux.
Si pour vous obéir je lui suis infidèle,
Rome, qui l'a choisie, y consentira-t-elle ?

BÉRÉNICE.

Quoi ? Rome ne veut pas quand vous avez voulu ?
Que faites-vous, Seigneur, du pouvoir absolu ?
N'êtes-vous dans ce trône, où tant de monde aspire,
Que pour assujettir l'Empereur à l'empire ^[11] ?
Sur ses plus hauts degrés Rome vous fait la loi !
Elle affermit ou rompt le don de votre foi !
Ah ! si j'en puis juger sur ce qu'on voit paroître,
Vous en êtes l'esclave encor plus que le maître.

TITE.

Tel est le triste sort de ce rang souverain,
Qui ne dispense pas d'avoir un cœur romain ;
Ou plutôt des Romains tel est le dur caprice ^[12]
À suivre obstinément une aveugle injustice,
Qui rejetant d'un roi le nom plus que les lois,
Accepte un empereur plus puissant que cent rois.
C'est ce nom seul qui donne à leurs farouches haines
Cette invincible horreur qui passe jusqu'aux reines,
Jusques à leurs époux ; et vos yeux adorés
Verroient de notre hymen naître cent conjurés.

Encor s'il n'y falloit hasarder que ma vie ;
Si ma perte aussitôt de la vôtre suivie...

BÉRÉNICE.

Non, Seigneur, ce n'est pas aux reines comme moi
À hasarder leurs jours pour signaler leur foi.
La plus illustre ardeur de périr l'un pour l'autre
N'a rien de glorieux pour mon rang et le vôtre :
L'amour de nos pareils la traite de fureur,
Et ces vertus d'amant ne sont pas d'empereur.
Mes secours en Judée ^[13] achevèrent l'ouvrage
Qu'avoit des légions ébauché le suffrage :
Il m'est trop précieux pour le mettre au hasard ;
Et j'y pouvois, seigneur, mériter quelque part,
N'étoit qu'affermissant votre heureuse fortune,
Je n'ai fait qu'empêcher qu'elle nous fût
commune.
Si j'eusse eu moins pour elle ou de zèle ou de foi,
Vous seriez moins puissant, mais vous seriez à moi ;
Vous n'auriez que le nom de général d'armée,
Mais j'aurois pour époux l'amant qui m'a charmée ;
Et je posséderois dans ma cour, en repos,
Au lieu d'un empereur, le plus grand des héros.

TITE.

Eh bien ! Madame, il faut renoncer à ce titre,
Qui de toute la terre en vain me fait l'arbitre.

Allons dans vos États m'en donner un plus doux ;
Ma gloire la plus haute est celle d'être à vous.
Allons où je n'aurai que vous pour souveraine,
Où vos bras amoureux seront ma seule chaîne ^[14],
Où l'hymen en triomphe à jamais l'étreindra ;
Et soit de Rome esclave et maître qui voudra ^[15] !

BÉRÉNICE.

Il n'est plus temps : ce nom, si sujet à l'envie,
Ne se quitte jamais, Seigneur, qu'avec la vie ;
Et des nouveaux Césars la tremblante fierté
N'ose faire de grâce à ceux qui l'ont porté :
Qui l'a pris une fois est toujours punissable.
Ce fut par là qu'Othon se traita de coupable,
Par là Vitellius mérita le trépas ;
Et vous n'auriez partout qu'assassins sur vos pas.

TITE.

Que faire donc, Madame ?

BÉRÉNICE.

Assurer votre vie ;
Et s'il y faut enfin la main de Domitie...
Mais adieu : sur ce point si vous pouvez douter,
Ce n'est pas moi, Seigneur, qu'il en faut consulter.

TITE, à Bérénice qui se retire^[16].

Non, Madame ; et dût-il m'en coûter trône et vie,
Vous ne me verrez point épouser Domitie.

Ciel, si vous ne voulez qu'elle règne en ces lieux,
Que vous m'êtes cruel de la rendre à mes yeux !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

1. ↑ Tel est le texte des anciennes éditions, y compris celle de 1692. Voltaire a mis : « Serait-ce un crime à moi ? »
2. ↑ Allusion à l'affranchi Félix. L'affranchi Antonius Félix, que d'autres nomment Claudius Félix, fut procureur de Judée sous les empereurs Claude et Néron. Suétone (*Vie de Claude*, chapitre xxviii) l'appelle *trium reginarum maritum*. Il épousa successivement Drusilla, petite-fille d'Antoine et de Cléopâtre, et une autre Drusilla, fille du roi Hérode Agrippa. Sa troisième femme est inconnue. — Racine parle aussi de l'affranchi Félix, dans sa *Bérénice* (acte II, scène II) :
De l'affranchi Pallas nous avons vu le frère,
Des fers de Claudius Félix encor flétri,
De deux reines, Seigneur, devenir le mari ;
Et s'il faut jusqu'au bout que je vous obéisse,
Ces deux reines étoient du sang de Bérénice.
L'une des deux Drusille que Félix épousa était sœur de Bérénice.
3. ↑ Tacite, au livre II des *Histoires* (chapitre lxxxix), raconte que le parti de Vespasien, au moment de son avènement à l'empire, trouva une auxiliaire zélée dans la reine Bérénice : *nec minore animo regina Berenice partes juvabat, florens ætate formaque, et seni quoque Vespasiano magnificentia munerum grata*. Voyez aussi plus loin, vers 861 et suivants.
4. ↑ L'édition de 1692 a changé *regarder* en *remarquer*.
5. ↑ Thomas Corneille et Voltaire ajoutent ici : à *Bérénice* ; et au-dessus de la seconde phrase du vers 820, Voltaire seul : à *Domitie*.
6. ↑ L'édition de 1682 donne seule : « d'un prince, » pour « du prince. »
7. ↑ Voyez ci-dessus, [p. 226](#), les vers 631 et 632.

8. ↑ Voyez ci-dessus, [p. 227](#), vers 642-644.
9. ↑ L'édition de 1682 porte seule *ma honte* pour *ma bonté*.
10. ↑ Toutes les éditions publiées du vivant de Corneille portent ici *rejallit*, que l'édition de 1692 a changé en *rejaillit*. Plus loin, au vers 1505, l'édition de 1671 est la seule qui porte *rejaillît* : toutes les autres, même celle de 1692, ont *rejallit*.
11. ↑ On a rapproché de ce passage ce vers que dit Néron dans le *Britannicus* de Racine (publié en 1669) :

Suis-je leur empereur seulement pour leur plaire ?

(Acte IV, scène III.)
12. ↑ Racine, dans sa *Bérénice* (acte II, scène II), emploie le même mot :

Soit raison, soit caprice,
Rome ne l'attend point pour son impératrice.

Puis, quelques vers plus loin, il développe ainsi l'idée contenue dans les vers 1001 et 1002 de Corneille :

D'ailleurs, vous le savez, en bannissant ses rois,
Rome à ce nom, si noble et si saint autrefois,
Attacha pour jamais une haine puissante ;
Et quoiqu'à ses Césars fidèle, obéissante,
Cette haine, Seigneur, reste de sa fierté
Survît dans tous les cœurs après la liberté.
13. ↑ Voyez ci-dessus, [p. 232](#), [note](#).
14. ↑ Dans l'édition de 1692 : « *feront* ma seule chaîne. »
15. ↑ Voyez ci-dessus la [Notice](#), [p. 196](#).
16. ↑ Voltaire (1764) a remplacé « qui se retire, » par « qui sort. »

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

BÉRÉNICE, PHILON.

BÉRÉNICE.

Avez-vous su, Philon, quel bruit et quel murmure
Fait mon retour à Rome en cette conjoncture ^[1] ?

PHILON.

Oui, Madame : j'ai vu presque tous vos amis,
Et su d'eux quel espoir vous peut être permis.
Il est peu de Romains qui penchent la balance
Vers l'extrême hauteur ou l'extrême indulgence :
La plupart d'eux embrasse un avis modéré
Par qui votre retour n'est pas déshonoré,
Mais à l'hymen de Tite il vous ferme la porte :
La fière Domitie est partout la plus forte ;
La vertu de son père et son illustre sang
À son ambition assure ^[2] ce haut rang.
Il est peu sur ce point de voix qui se divisent,

Madame ; et quant à vous, voici ce qu'ils en disent :
« Elle a bien servi Rome, il le faut avouer ;
L'Empereur et l'empire ont lieu de s'en louer :
On lui doit des honneurs, des titres sans exemples ;
Mais enfin elle est reine, elle abhorre nos temples,
Et sert un Dieu jaloux qui ne peut endurer
Qu'aucun autre que lui se fasse révérer ;
Elle traite à nos yeux les nôtres de fantômes.
On peut lui prodiguer des villes, des royaumes :
Il est des rois pour elle ; et déjà Polémon^[3]
De ce Dieu qu'elle adore invoque le seul nom ;
Des nôtres pour lui plaire il dédaigne le culte :
Qu'elle règne avec lui sans nous faire d'insulte.
Si ce trône et le sien ne lui suffisent pas,
Rome est prête d'y joindre encor d'autres États^[4],
Et de faire éclater avec magnificence
Un juste et plein effet de sa reconnoissance. »

BÉRÉNICE.

Qu'elle répande ailleurs ces effets éclatants,
Et ne m'enlève point le seul où je prétends.
Elle n'a point de part en ce que je mérite :
Elle ne me doit rien, je n'ai servi que Tite.
Si j'ai vu sans douleur mon pays désolé,
C'est à Tite, à lui seul, que j'ai tout immolé ;
Sans lui, sans l'espérance à mon amour offerte,
J'aurais servi Solyme, ou péri dans sa perte ;
Et quand Rome s'efforce à m'arracher son cœur,

Elle sert le courroux d'un Dieu juste vengeur.
Mais achevez, Philon ; ne dit-on autre chose ?

PHILON.

On parle des périls où votre amour l'expose :
« De cet hymen, dit-on, les nœuds si désirés
Serviront de prétexte à mille conjurés ;
Ils pourront soulever jusqu'à son propre frère.
Il se voulut jadis cantonner contre un père ;
N'eût été Mucian qui le tint dans Lyon,
Il se faisoit le chef de la rébellion,
Avouoit Civilis, appuyoit ses Bataves,
Des Gaulois belliqueux soulevoit les plus braves ;
Et les deux bords du Rhin l'auroient pour empereur,
Pour peu qu'eût Céréal écouté sa fureur^[5]. »
Il aime Domitie, et règne dans son âme ;
Si Tite ne l'épouse, il en fera sa femme.
Vous savez de tous deux quelle est l'ambition :
Jugez ce qui peut suivre une telle union.

BÉRÉNICE.

Ne dit-on rien de plus ?

PHILON.

Ah ! Madame, je tremble
À vous dire encor...

BÉRÉNICE.

Quoi ?

PHILON.

Que le sénat s'assemble.

BÉRÉNICE.

Quelle est l'occasion qui le fait assembler ?

PHILON.

L'occasion n'a rien qui vous doive troubler ;
Et ce n'est qu'à dessein de pourvoir aux dommages
Que du Vésuve ardent ont causés ^[6] les ravages ^[7] ;
Mais Domitie aura des amis, des parents,
Qui pourront bien après vous mettre sur les rangs.

BÉRÉNICE.

Quoi que sur mes destins ils usurpent d'empire,
Je ne vois pas leur maître en état d'y souscrire.
Philon, laissons-les faire : ils n'ont qu'à me bannir
Pour trouver hautement l'art de me retenir.
Contre toutes leurs voix je ne veux qu'un suffrage,
Et l'ardeur de me nuire achèvera l'ouvrage.

Ce n'est pas qu'en effet la gloire où je prétends
N'offre trop de prétexte aux esprits mécontents :

Je ne puis jeter l'œil sur ce que je suis née
Sans voir que de périls suivront cet hyménée.
Mais pour y parvenir s'il faut trop hasarder,
Je veux donner le bien que je n'ose garder ;
Je veux du moins, je veux ôter à ma rivale
Ce miracle vivant, cette âme sans égale :
Qu'en dépit des Romains, leur digne souverain,
S'il prend une moitié, la prenne de ma main ;
Et pour tout dire enfin, je veux que Bérénice
Ait une créature en leur impératrice.

Je vois Domitian. Contre tous leurs arrêts
Il n'est pas malaisé d'unir nos intérêts.

SCÈNE II.

DOMITIAN, BÉRÉNICE, PHILON, ALBIN.

BÉRÉNICE.

Auriez-vous au sénat, Seigneur, assez de brigue
Pour combattre et confondre une insolente ligue ?
S'il ne s'assemble pas exprès pour m'exiler,
J'ai quelques envieux qui pourront en parler.
L'exil m'importe peu, j'y suis accoutumée ;
Mais vous perdez l'objet dont votre âme est
charmée :
L'audacieux décret de mon bannissement
Met votre Domitie aux bras d'un autre amant ;

Et vous pouvez^[8] juger que s'il faut qu'on m'exile,
Sa conquête pour vous n'en est pas plus facile.
Voyez si votre amour se veut laisser ravir
Cet unique secours qui pourroit le servir^[9].

DOMITIAN.

On en pourra parler, Madame, et mon ingrate
En a déjà conçu quelque espoir qui la flatte ;
Mais je puis dire aussi que le rang que je tiens
M'a fait assez d'amis pour opposer aux siens ;
Et que si dès l'abord ils ne les font pas taire,
Ils rompront le grand coup qui seul nous peut
déplaire.

Non que tout cet espoir ne coure grand hasard,
Si votre amant volage y prend la moindre part :
On l'aime ; et si son ordre à nos amis s'oppose,
Leur plus fidèle ardeur osera peu de chose.

BÉRÉNICE.

Ah ! Prince, je mourrai de honte et de douleur,
Pour peu qu'il contribue à faire mon malheur ;
Mais je n'ai qu'à le voir pour calmer ces alarmes.

DOMITIAN.

N'y perdez point de temps, portez-y tous vos
charmes :

N'en oubliez aucun dans un péril si grand.
Peut-être, ainsi que vous, ce dessein le surprend ;
Mais je crains qu'après tout son âme irrésolue
Ne relâche un peu trop sa puissance absolue,
Et ne laisse au sénat décider de ses vœux,
Pour se faire une excuse^[10] envers l'une des deux.

BÉRÉNICE.

Quelques efforts qu'on fasse, et quelque art qu'on
déploie,
Je vous réponds de tout, pourvu que je le voie ;
Et je ne crois pas même au pouvoir de vos dieux
De lui faire épouser Domitie à mes yeux.
Si vous l'aimez encor, ce mot vous doit suffire.
Quant au sénat, qu'il m'ôte ou me donne l'empire,
Je ne vous dirai point à quoi je me résous.
Voici votre inconstante. Adieu, pensez à vous.

SCÈNE III.

DOMITIAN, DOMITIE, ALBIN, PLAUTINE.

DOMITIE.

Prince, si vous m'aimez, l'occasion est belle.

DOMITIAN.

Si je vous aime ! Est-il un amant plus fidèle ?
Mais, Madame, sachons ce que vous souhaitez.

DOMITIE.

Vous me servirez mal, puisque vous en doutez.
L'amant digne du cœur de la beauté qu'il aime
Sait mieux ce qu'elle veut que ce qu'il veut lui-même.

Mais puisque j'ai besoin d'expliquer mon courroux,
J'en veux à Bérénice, à l'Empereur, à vous :
À lui, qui n'ose plus m'aimer en sa présence ;
À vous, qui vous mettez de leur intelligence,
Et dont tous les amis vont servir un amour
Qui me rend à vos yeux la fable de la cour.
Si vous m'aimez, Seigneur, il faut sauver ma gloire,
M'assurer par vos soins une pleine victoire ;
Il faut...

DOMITIAN.

Si vous croyez votre bonheur douteux,
Votre retour vers moi seroit-il si honteux ?
Suis-je indigne de vous ? Suis-je si peu de chose
Que toute votre gloire à mon amour s'oppose ?
Ne voit-on plus en moi ce que vous estimiez ?
Et suis-je moindre enfin qu'alors que vous
m'aimiez ?

DOMITIE.

Non ; mais un autre espoir va m'accabler de honte,
Quand le trône m'attend, si Bérénice y monte.
Délivrez-en mes yeux, et prêtez-moi la main
Du moins à soutenir l'honneur du nom romain.
De quel œil verrez-vous qu'une reine étrangère...

DOMITIAN.

De l'œil dont je verrois que l'Empereur, mon frère,
En prît d'autres pour vous, ranimât son espoir,
Et pour se rendre heureux, usât de son pouvoir.

DOMITIE.

Ne vous y trompez pas : s'il me donne le change,
Je ne suis point à vous, je suis à qui me venge,
Et trouverai peut-être à Rome assez d'appui
Pour me venger de vous aussi bien que de lui.

DOMITIAN.

Et c'est du nom romain la gloire qui vous touche,
Madame ? et vous l'avez au cœur comme en la bouche ?
Ah ! que le nom de Rome est un nom précieux,
Alors qu'en la servant on se sert encor mieux,

Qu'avec nos intérêts ce grand devoir conspire,
Et que pour récompense on se promet l'empire !
Parlons à cœur ouvert, Madame, et dites-moi
Quel fruit je dois attendre enfin d'un tel emploi.

DOMITIE.

Voulez-vous pour servir être sûr du salaire,
Seigneur ? et n'avez-vous qu'un amour
mercenaire [\[11\]](#) ?

DOMITIAN.

Je n'en connois point d'autre, et ne conçois pas bien
Qu'un amant puisse plaire en ne prétendant rien.

DOMITIE.

Que ces prétentions sentent les âmes basses !

DOMITIAN.

Les Dieux à qui les sert font espérer des grâces.

DOMITIE.

Les exemples des Dieux s'appliquent mal sur nous.

DOMITIAN.

Je ne veux donc, Madame, autre exemple que vous.
N'attendez-vous de Tite, et n'avez-vous pour Tite
Qu'une stérile ardeur qui s'attache au mérite ?
De vos destins aux siens pressez-vous l'union
Sans vouloir aucun fruit de tant de passion ?

DOMITIE.

Peut-être en ce dessein ne suis-je intéressée
Que par l'intérêt seul de ma gloire blessée.
Croyez-moi généreuse, et soyez généreux :
N'aimez plus, ou n'aimez que comme je le veux.
Je sais ce que je dois à l'amant qui m'oblige ;
Mais j'aime qu'on l'attende et non pas qu'on l'exige ;
Et qui peut immoler son intérêt au mien,
Peut se promettre tout de qui ne promet rien.
Peut-être qu'en l'état où je suis avec Tite,
Je veux bien le quitter, mais non pas qu'il me quitte.
Vous en dis-je trop peu pour vous l'imaginer ?
Et depuis quand l'amour n'ose-t-il deviner ?
Tous mes emportements pour la grandeur suprême
Ne vous déguisent point, Seigneur, que je vous
aime ;
Et l'on ne voit que trop quel droit j'ai de haïr
Un empereur sans foi qui meurt de me trahir.
Me condamnerez-vous à voir que Bérénice
M'enlève de hauteur le rang d'impératrice ?
Lui pourrez-vous aider à me perdre d'honneur ?

DOMITIAN.

Ne pouvez-vous le mettre à faire mon bonheur ?

DOMITIE.

J'ai quelque orgueil encor, Seigneur, je le confesse.
De tout ce qu'il attend rendez-moi la maîtresse,
Et laissez à mon choix l'effet de votre espoir :
Que ce soit une grâce, et non pas un devoir ;
Et que...

DOMITIAN.

Me faire grâce après tant d'injustice !
De tant de vains détours je vois trop l'artifice,
Et ne saurois douter du choix que vous ferez
Quand vous aurez par moi ce que vous espérez.
Épousez, j'y consens, le rang de souveraine ;
Faites l'impératrice, en donnant une reine ;
Disposez de sa main, et pour première loi,
Madame, ordonnez-lui d'abaisser l'œil sur moi.

DOMITIE.

Cet objet de ma haine a pour vous quelque charme.

DOMITIAN.

Son nom seul prononcé vous a mise en alarme :

Me puis-je mieux venger, si vous me trahissez,
Que d'aimer à vos yeux ce que vous haïssez ?

DOMITIE.

Parlons à cœur ouvert. Aimez-vous Bérénice ?

DOMITIAN.

Autant qu'il faut l'aimer pour vous faire un supplice.

DOMITIE.

Ce sera donc le vôtre encor plus que le mien.
Après cela, Seigneur, je ne vous dis plus rien.
S'il n'a pas pour votre âme une assez rude gêne,
J'y puis joindre au besoin une implacable haine.

DOMITIAN.

Et moi, dût à jamais croître ce grand courroux,
J'épouserai, madame, ou Bérénice, ou vous.

DOMITIE.

Ou Bérénice, ou moi ! La chose est donc égale,
Et vous ne m'aimez plus qu'autant que ma rivale ?

DOMITIAN.

La douleur de vous perdre, hélas !...

DOMITIE.

C'en est assez :

Nous verrons cet amour dont vous nous menacez.
Cependant si la Reine, aussi fière que belle,
Sait comme il faut répondre aux vœux d'un infidèle,
Ne me rapportez point l'objet de son dédain
Qu'elle n'ait repassé les rives du Jourdain.

SCÈNE IV.

DOMITIAN, ALBIN.

DOMITIAN.

Admire ainsi que moi de quelle jalousie
Au seul nom de la Reine elle a paru saisie ;
Comme s'il importoit à ses heureux appas
À qui je donne un cœur dont elle ne veut pas !

ALBIN.

Seigneur, telle est l'humeur de la plupart des femmes.
L'amour sous leur empire eût-il rangé mille âmes,
Elles regardent tout comme leur propre bien,
Et ne peuvent souffrir qu'il leur échappe rien.
Un captif mal gardé leur semble une infamie :
Qui l'ose recevoir devient leur ennemie ;
Et sans leur faire un vol on ne peut disposer

D'un cœur qu'un autre choix les force à refuser :
Elles veulent qu'ailleurs par leur ordre il soupire,
Et qu'un don de leur part marque un reste d'empire.
Domitie a pour vous ces communs sentiments
Que les fières beautés ont pour tous leurs amants,
Et craint, si votre main se donne à Bérénice,
Qu'elle ne porte en vain le nom d'impératrice,
Quand d'un côté l'hymen, et de l'autre l'amour,
Feront à cette reine un empire en sa cour.
Voilà sa jalousie, et ce qu'elle redoute,
Seigneur. Pour le sénat, n'en soyez point en
doute,
Il aime l'Empereur, et l'honore à tel point,
Qu'il servira sa flamme, ou n'en parlera point ;
Pour le stupide Claude il eut bien la bassesse
D'autoriser l'hymen de l'oncle avec la nièce^[12] :
Il ne fera pas moins pour un prince adoré,
Et je l'y tiens déjà, Seigneur, tout préparé.

DOMITIAN.

Tu parles du sénat, et je veux parler d'elle,
De l'ingrate qu'un trône a rendue infidèle.
N'est-il point de moyens^[13], ne vois-tu point de jour,
À mettre enfin d'accord sa gloire et son amour ?

ALBIN.

Tout dépendra de Tite et du secret office
Qu'il peut dans le sénat rendre à sa Bérénice.
L'air dont il agira pour un espoir si doux
Tournera l'assemblée ou pour ou contre vous ;
Et si sa politique à vos amis s'oppose,
Vous l'avez dit vous-même, ils pourront peu de
chose.
Sondez ses sentiments, et réglez-vous sur eux :
Votre bonheur est sûr, s'il consent d'être heureux.
Que si son choix balance, ou flatte mal le vôtre,
Demandez Bérénice afin d'obtenir l'autre.
Vous l'avez déjà vu sensible à de tels coups ;
Et c'est un grand ressort qu'un peu d'amour jaloux.
Au moindre empressement pour cette belle reine,
Il vous fera justice et reprendra sa chaîne.
Songez à pénétrer ce qu'il a dans l'esprit.
Le voici.

DOMITIAN.

Je suivrai ce que ton zèle en dit.

SCÈNE V.

TITE, DOMITIAN, FLAVIAN, ALBIN.

TITE.

Avez-vous regagné le cœur de votre ingrate,
Mon frère ?

DOMITIAN.

Sa fierté de plus en plus éclate.
Voyez s'il fut jamais orgueil pareil au sien :
Il veut que je la serve et ne prétende rien,
Que j'appuie en l'aimant toute son injustice,
Que je fasse de Rome exiler Bérénice.
Mais, Seigneur, à mon tour puis-je vous demander
Ce qu'à vos plus doux vœux il vous plaît d'accorder ?

TITE.

J'aurai peine à bannir la Reine de ma vue.
Par quels ordres, grands Dieux, est-elle revenue ?
Je souffrois, mais enfin je vivois sans la voir ;
J'allois...

DOMITIAN.

N'avez-vous pas un absolu pouvoir,
Seigneur ?

TITE.

Oui ; mais j'en suis comptable à tout le
monde :
Comme dépositaire, il faut que j'en réponde.

Un monarque a souvent des lois à s'imposer ;
Et qui veut pouvoir tout ne doit pas tout oser.

DOMITIAN.

Que refuserez-vous aux desirs de votre âme,
Si le sénat approuve une si belle flamme ?

TITE.

Qu'il parle du Vésuve, et ne se mêle pas
De jeter dans mon âme un nouvel embarras.
Est-ce à lui d'abuser de mon inquiétude
Jusqu'à mettre une borne à son incertitude ?
Et s'il ose en mon choix prendre quelque intérêt,
Me croit-il en état d'en croire son arrêt ?
S'il exile la Reine, y pourrai-je souscrire ?

DOMITIAN.

S'il parle en sa faveur, pourrez-vous l'en dédire ?
Ah ! que je vous plaindrois d'avoir si peu d'amour !

TITE.

J'en ai trop, et le mets peut-être trop au jour.

DOMITIAN.

Si vous en aviez tant, vous auriez peu de peine
À rendre Domitie à sa première chaîne.

TITE.

Ah ! s'il ne s'agissoit que de vous la céder,
Vous auriez peu de peine à me persuader ;
Et pour vous rendre heureux, me rendre à Bérénice
Ne seroit pas vous faire un fort grand sacrifice.
Il y va de bien plus.

DOMITIAN.

De quoi, Seigneur ?

TITE.

De tout.

Il y va d'épouser sa haine jusqu'au bout,
D'en suivre la furie, et d'être le ministre
De ce qu'un noir dépit conçoit de plus sinistre ;
Et peut-être l'aigreur de ces inimitiés
Voudra que je vous perde ou que vous me perdiez :
Voilà ce qui peut suivre un si doux hyménée.
Vous voyez dans l'orgueil Domitie obstinée ;
Quand pour moi cet orgueil ose vous dédaigner,
Elle ne m'aime pas : elle cherche à régner,
Avec vous, avec moi, n'importe la manière.
Tout plairoit, à ce prix, à son humeur altière ;

Tout seroit digne d'elle ; et le nom d'empereur
À mon assassin même attacherait son cœur.

DOMITIAN.

Pouvez-vous mieux choisir un frein à sa colère,
Seigneur, que de la mettre entre les mains d'un frère ?

TITE.

Non : je ne puis la mettre en de plus sûres mains^[14] ;
Mais plus vous m'êtes cher, Prince, et plus je vous
crains :

De ceux qu'unit le sang plus douces sont les chaînes,
Plus leur désunion met d'aigreur dans leurs
haines ;

L'offense en est plus rude, et le courroux plus grand,
La suite plus barbare, et l'effet plus sanglant.
La nature en fureur s'abandonne à tout faire,
Et cinquante ennemis sont moins haïs qu'un frère.

Je ne réveille point des soupçons assoupis,
Et veux bien oublier le temps de Civilis^[15] :

Vous étiez encor jeune, et sans vous bien connoître,
Vous pensiez n'être né que pour vivre sans maître ;
Mais les occasions renaissent aisément :

Une femme est flatteuse, un empire est charmant,
Et comme avec plaisir on s'en laisse surprendre,
On néglige bientôt les soins de s'en défendre.
Croyez-moi, séparez vos intérêts des siens.

DOMITIAN.

Eh bien ! j'en briserai les dangereux liens.
Pour votre sûreté j'accepte ce supplice ;
Mais pour m'en consoler, donnez-moi Bérénice.
Dût le sénat, dût Rome en frémir de courroux,
Vous n'osez l'épouser, j'oserai plus que vous ;
Je l'aime, et l'aimerai si votre âme y renonce.
Quoi ? n'osez-vous, Seigneur, me faire de
réponse ?

TITE.

Se donne-t-elle à vous, et ne tient-il qu'à moi ?

DOMITIAN.

Elle a droit d'imiter qui lui manque de foi.

TITE.

Elle n'en a que trop ; et toutefois je doute
Que son amour trahi prenne la même route.

DOMITIAN.

Mais si pour se venger elle répond au mien ?

TITE.

Épousez-la, mon frère, et ne m'en dites rien.

DOMITIAN.

Et si je regagnois l'esprit de Domitie ?
Si pour moi sa fierté se montrait adoucie ?
Si mes vœux, si mes soins en étoient mieux reçus,
Seigneur ?

TITE, *en rentrant*.

Épousez-la sans m'en parler non plus.

DOMITIAN.

Allons, et malgré lui rendons-lui Bérénice.
Albin, de nos projets son amour est complice ;
Et puisqu'il l'aime assez pour en être jaloux,
Malgré l'ambition Domitie est à nous.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

1. ↑ Dans la *Bérénice* de Racine (acte II, scène II), Titus interroge de même son confident Paulin, et celui-ci lui fait connaître, comme ici Philon à Bérénice, les dispositions des Romains.
2. ↑ Telle est l'orthographe de toutes les éditions données par Corneille. L'édition de 1692, et Voltaire d'après elle, ont substitué le pluriel au singulier : « assurent ce haut rang. »
3. ↑ Voyez plus haut, [p. 194, note](#), et [p. 216, vers 381](#). L'historien Josèphe raconte au livre XX de ses *Antiquités judaïques*, chapitre VII, 3, que Polémon, pour épouser Bérénice, se fit circoncire ; puis que Bérénice l'ayant quitté fort peu de temps après le mariage, il renonça à la religion juive.

4. ↑ Dans la *Bérénice* de Racine (acte II, scène II, et acte III, scène I), il s'agit d'un semblable témoignage de reconnaissance, de l'agrandissement des États de Bérénice.
5. ↑ Tacite raconte au livre IV de ses *Histoires* (chapitres LXXXV et LXXXVI) comment Mucien décida Domitien à rester à Lyon, au lieu d'aller sur le théâtre même de la guerre. Puis il ajoute : « Domitien comprit l'artifice ; mais les égards commandaient de ne pas l'apercevoir : on alla donc à Lyon. De là on croit qu'il tenta par de secrets émissaires la foi de Cerealis (ou Cerialis, le général qui commandait l'armée romaine opposée au Batave Civilis) : il voulait savoir si ce chef lui remettrait, en cas qu'il parût, l'armée et le commandement. Cette pensée cachait-elle un projet de guerre contre son père, ou cherchait-il à se ménager contre son frère des ressources et des forces ? la chose demeura incertaine. » *Intelligebantur artes ; sed pars obsequii in eo, ne deprehenderentur : ita Lugdunum ventum. Unde creditur Domitianus, occultis ad Cerialem nunciis, fidem ejus tentavisse, an præsenti sibi exercitum imperiumque traditurus foret : qua cogitatione bellum adversus patrem agitaverit, an opes viresque adversus fratrem, in incerto fuit.*
6. ↑ Toutes les éditions anciennes, y compris celles de Thomas Corneille (1692) et de Voltaire (1764), donnent *causé*, sans accord.
7. ↑ *Quædam sub eo fortuita ac tristia acciderunt : ut conflagratio Vesevi montis in Campania.* (Suétone, *Titus*, chapitre VIII.) Cette éruption de 79 est celle qui détruisit Herculaneum, Pompeies et Stabies, et dont Pline l'Ancien fut victime.
8. ↑ Nous avons adopté la leçon de l'édition de 1692, qui est aussi celle de Voltaire. Elle nous a paru préférable au texte des éditions antérieures : « vous pourrez. »
9. ↑ *Var.* Cet unique secours qui pouvoit le servir. (1671 et 79)
10. ↑ L'édition de 1682 porte, par erreur, « *un excuse.* »
11. ↑ On lit *marcenaire* dans les deux éditions de 1682 et 1692.
12. ↑ Après la mort de Messaline, Claude épousa, avec l'assentiment du sénat, sa nièce Agrippine, dont le fils Néron avait déjà onze ans. Voyez Tacite, *Annales*, livre XII, chapitres V-VII.
13. ↑ Voltaire (1764) a mis le singulier : *moyen*.
14. ↑ L'édition de 1682 donne seule : « en des plus sûres mains. »
15. ↑ Voir ci-dessus, [page 246, note](#).

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

TITE, FLAVIAN.

TITE.

As-tu vu Bérénice ? Aime-t-elle mon frère ?
Et se plaît-elle à voir qu'il tâche de lui plaire ?
Me la demande-t-il de son consentement ?

FLAVIAN.

Ne la soupçonnez point d'un si bas sentiment ;
Elle n'en peut souffrir non pas même la feinte.

TITE.

As-tu vu dans son cœur encor la même atteinte ?

FLAVIAN.

Elle veut vous parler, c'est tout ce que j'en sai.

TITE.

Faut-il de son pouvoir faire un nouvel essai ?

FLAVIAN.

M'en croirez-vous, Seigneur ? évitez sa présence^[1],
Ou mettez-vous contre elle un peu mieux en défense.
Quel fruit espérez-vous de tout son entretien ?

TITE.

L'en aimer davantage, et ne résoudre rien.

FLAVIAN.

L'irrésolution doit-elle être éternelle ?
Vous ne me dites plus que Domitie est belle,
Seigneur, vous qui disiez que ses seules beautés
Vous peuvent consoler de ce que vous quittez ;
Qu'elle seule en ses yeux porte de quoi contraindre
Vos feux à s'assoupir, s'ils ne peuvent s'éteindre.

TITE.

Je l'ai dit, il est vrai ; mais j'avais d'autres yeux,
Et je ne voyois pas Bérénice en ces lieux.

FLAVIAN.

Quand aux feux les plus beaux un monarque
dèfère,
Il s'en fait un plaisir et non pas une affaire,
Et regarde l'amour comme un lâche attentat
Dès qu'il veut prévaloir sur la raison d'État.
Son grand cœur, au-dessus des plus dignes amorces,
À ses devoirs pressants laisse toutes leurs
forces^[2] ;
Et son plus doux espoir n'ose lui demander
Ce que sa dignité ne lui peut accorder.

TITE.

Je sais qu'un empereur doit parler ce langage ;
Et quand il l'a fallu, j'en ai dit davantage ;
Mais de ces duretés que j'étales à regret,
Chaque mot à mon cœur coûte un soupir secret ;
Et quand à la raison j'accorde un tel empire,
Je le dis seulement parce qu'il le faut dire,
Et qu'étant au-dessus de tous les potentats,
Il me seroit honteux de ne le dire pas.
De quoi s'enorgueillit un souverain de Rome,
Si par respect pour elle il doit cesser d'être homme,
Éteindre un feu qui plaît, ou ne le ressentir
Que pour s'en faire honte et pour le démentir ?
Cette toute-puissance est bien imaginaire,
Qui s'asservit soi-même à la peur de déplaire,
Qui laisse au goût public régler tous ses projets,
Et prend le plus haut rang pour craindre ses sujets.

Je ne me donne point d'empire sur leurs âmes,
Je laisse en liberté leurs soupirs et leurs flammes ;
Et quand d'un bel objet j'en vois quelqu'un charmé,
J'applaudis au bonheur d'aimer et d'être aimé.
Quand je l'obtiens du ciel, me portent-ils envie ?
Qu'ont d'amer pour eux tous les douceurs de ma
vie ?
Et par quel intérêt...

FLAVIAN.

Ils perdroient tout en vous.
Vous faites le bonheur et le salut de tous,
Seigneur ; et l'univers, de qui vous êtes l'âme...

TITE.

Ne perds plus de raisons à combattre ma flamme :
Les yeux de Bérénice inspirent des avis
Qui persuadent mieux que tout ce que tu dis.

FLAVIAN.

Ne vous exposez donc qu'à ceux de Domitie.

TITE.

Je n'ai plus, Flavian, que quatre jours de vie :
Pourquoi prends-tu plaisir à les tyranniser ?

FLAVIAN.

Mais vous savez qu'il faut la perdre ou l'épouser ?

TITE.

En vain donc à ses vœux tout mon amour
s'oppose ;
Périr ou faire un crime est pour moi même chose.
Laissons-lui toutefois soulever des mutins ;
Hasardons sur la foi de nos heureux destins :
Ils m'ont promis la Reine, et doivent à ses charmes
Tout ce qu'ils ont soumis à l'effort de mes armes ;
Par elle j'ai vaincu, pour elle il faut périr.

FLAVIAN.

Seigneur...

TITE.

Oui, Flavian, c'est à faire^[3] à mourir.
La vie est peu de chose ; et tôt ou tard, qu'importe
Qu'un traître me l'arrache, ou que l'âge l'emporte ?
Nous mourons^[4] à toute heure ; et dans le plus
doux sort
Chaque instant de la vie est un pas vers la mort^[5].

FLAVIAN.

Flattez mieux les desirs de votre ambitieuse,
Et ne la changez pas de fière en furieuse.
Elle vient vous parler.

TITE.

Dieux ! quel comble d'ennuis !

SCÈNE II.

TITE, DOMITIE, FLAVIAN, PLAUTINE.

DOMITIE.

Je viens savoir de vous, Seigneur, ce que je suis.
J'ai votre foi pour gage, et mes aïeux pour marques
Du grand droit de prétendre au plus grand des
monarques ;
Mais Bérénice est belle, et des yeux si puissants
Renversent aisément des droits si languissants.
Ce grand jour qui devait unir mon sort au vôtre,
Servira-t-il, Seigneur, au triomphe d'une autre ?

TITE.

J'ai quatre jours encor pour en délibérer,
Madame ; jusque-là laissez-moi respirer.
C'est peu de quatre jours pour un tel sacrifice ;

Et s'il faut à vos droits immoler Bérénice,
Je ne vous réponds pas que Rome et tous vos droits
Puissent en quatre jours m'en imposer les lois.

DOMITIE.

Il n'en faudroit pas tant, Seigneur, pour vous résoudre
À lancer sur ma tête un dernier coup de foudre,
Si vous ne craigniez point qu'il rejaillît^[6] sur
vous.

TITE.

Suspendez quelque temps encor ce grand courroux.
Puis-je étouffer sitôt une si belle flamme ?

DOMITIE.

Quoi ? vous ne pouvez pas ce que peut une femme ?
Que vous me rendez mal ce que vous me devez !
J'ai brisé de beaux fers, Seigneur, vous le savez ;
Et mon âme, sensible à l'amour comme une autre,
En étouffe un peut-être aussi fort que le vôtre.

TITE.

Peut-être auriez-vous peine à le bien étouffer,
Si votre ambition n'en savoit triompher.
Moi qui n'ai que les Dieux au-dessus de ma tête,
Qui ne vois plus de rang digne de ma conquête,

Du trône où je me sieds puis-je aspirer à rien
Qu'à posséder un cœur qui n'aspire qu'au mien ?
C'est là de mes pareils la noble inquiétude :
L'ambition remplie y jette leur étude ;
Et sitôt qu'à prétendre elle n'a plus de jour,
Elle abandonne un cœur tout entier à l'amour.

DOMITIE.

Elle abandonne ainsi le vôtre à cette reine,
Qui cherche une grandeur encor plus souveraine.

TITE.

Non, Madame : je veux que vous sortiez
d'erreur^[7].
Bérénice aime Tite, et non pas l'Empereur ;
Elle en veut à mon cœur, et non pas à l'empire^[8].

DOMITIE.

D'autres avoient déjà pris soin de me le dire,
Seigneur ; et votre reine a le goût délicat
De n'en vouloir qu'au cœur, et non pas à l'éclat.
Cet amour épuré que Tite seul lui donne
Renonceroit au rang pour être à la personne !
Mais on a beau, Seigneur, raffiner sur ce point,
La personne et le rang ne se séparent point.
Sous les tendres brillants de cette noble amorce

L'ambition cachée attaque, presse, force ;
Par là de ses projets elle vient mieux à bout ;
Elle ne prétend rien, et s'empare de tout.
L'art est grand ; mais enfin je ne sais s'il mérite
La bouche d'une reine et l'oreille de Tite.
Pour moi, j'aime autrement ; et tout me charme en
vous ;
Tout m'en est précieux, Seigneur, tout m'en est
doux ;
Je ne sais point si j'aime ou l'Empereur ou Tite,
Si je m'attache au rang ou n'en veux qu'au mérite,
Mais je sais qu'en l'état où je suis aujourd'hui
J'applaudis à mon cœur de n'aspirer qu'à lui.

TITE.

Mais me le donnez-vous tout ce cœur qui n'aspire,
En se tournant vers moi, qu'aux honneurs de
l'empire ?
Suit-il l'ambition en dépit de l'amour,
Madame ? la suit-il sans espoir de retour ?

DOMITIE.

Si c'est à mon égard ce qui vous inquiète,
Le cœur se rend bientôt quand l'âme est satisfaite :
Nous le défendons mal de qui remplit nos vœux.
Un moment dans le trône éteint tous autres feux ;
Et donner tout ce cœur, souvent ce n'est que faire

D'un trésor invisible un don imaginaire.
À l'amour vraiment noble il suffit du dehors ;
Il veut bien du dedans ignorer les ressorts :
Il n'a d'yeux que pour voir ce qui s'offre à la vue,
Tout le reste est pour eux une terre inconnue ;
Et sans importuner le cœur d'un souverain,
Il a tout ce qu'il veut quand il en a la main.
Ne m'ôtez pas la vôtre, et disposez du reste.
Le cœur a quelque chose en soi de tout céleste ;
Il n'appartient qu'aux Dieux ; et comme c'est leur
choix,
Je ne veux point, Seigneur, attenter sur leurs droits.

TITE.

Et moi, qui suis des Dieux la plus visible image,
Je veux ce cœur comme eux, et j'en veux tout
l'hommage.
Mais vous n'en avez plus, Madame, à me donner ;
Vous ne voulez ma main que pour vous
couronner.
D'autres pourront un jour vous rendre ce service.
Cependant, pour régler le sort de Bérénice,
Vous pouvez faire agir vos amis au sénat ;
Ils peuvent m'y nommer lâche, parjure, ingrat :
J'attendrai son arrêt, et le suivrai peut-être.

DOMITIE.

Suivez-le, mais tremblez s'il flatte trop son maître.
Ce grand corps tous les ans change d'âme et de
cœurs ;
C'est le même sénat, et d'autres sénateurs.
S'il alla pour Néron jusqu'à l'idolâtrie,
Il le traita depuis de traître à sa patrie,
Et réduisit ce prince indigne de son rang
À la nécessité de se percer le flanc^[9].
Vous êtes son amour, craignez d'être sa haine
Après l'indignité d'épouser une reine.
Vous avez quatre jours pour en délibérer.
J'attends le coup fatal, que je ne puis parer.
Adieu. Si vous l'osez, contentez votre envie ;
Mais en m'ôtant l'honneur n'épargnez pas ma vie.

SCÈNE III.

TITE, FLAVIAN.

TITE.

L'impétueux esprit ! Conçois-tu, Flavian,
Où pourroient ses fureurs porter Domitian,
Et de quelle importance est pour moi l'hyménée
Où par tous mes désirs je la sens condamnée ?

FLAVIAN.

Je vous l'ai déjà dit, Seigneur : pensez-y bien,
Et surtout de la Reine évitez l'entretien.
Redoutez... Mais elle entre, et sa moindre
tendresse
De toutes nos raisons va montrer la foiblesse.

SCÈNE IV.

TITE.

Eh bien ! Madame, eh bien ! faut-il tout hasarder ?
Et venez-vous ici pour me le commander ?

BÉRÉNICE.

De ce qui m'est permis je sais mieux la mesure,
Seigneur ; et j'ai pour vous une flamme trop pure
Pour vouloir, en faveur d'un zèle ambitieux,
Mettre au moindre péril des jours si précieux.
Quelque pouvoir sur moi que notre amour obtienne,
J'ai soin de votre gloire ; ayez-en de la mienne.
Je ne demande plus que pour de si beaux feux
Votre absolu pouvoir hasarde un : « Je le veux. »
Cet amour le voudroit ; mais comme je suis reine,
Je sais des souverains la raison souveraine.
Si l'ardeur de vous voir l'a voulue^[10] ignorer,
Si mon indigne exil s'est permis d'espérer,
Si j'ai rentré dans Rome avec quelque imprudence,

Tite à ce trop d'ardeur doit un peu d'indulgence.
Souffrez qu'un peu d'éclat, pour prix de tant
d'amour,
Signale ma venue, et marque mon retour.
Voudrez-vous que je parte avec l'ignominie
De ne vous avoir vu que pour me voir bannie ?
Laissez-moi la douceur de languir en ces lieux^[11],
D'y soupirer pour vous, d'y mourir à vos yeux :
C'en sera bientôt fait, ma douleur est trop vive
Pour y tenir longtemps votre attente captive ;
Et si je tarde trop à mourir de douleur,
J'irai loin de vos yeux terminer mon malheur.
Mais laissez-m'en choisir la funeste journée ;
Et du moins jusque-là, Seigneur, point d'hyménée.
Pour votre ambitieuse avez-vous tant d'amour
Que vous ne le puissiez différer d'un seul jour ?
Pouvez-vous refuser à ma douleur profonde...

TITE.

Hélas ! que voulez-vous que la mienne réponde ?
Et que puis-je résoudre alors que vous parlez,
Moi qui ne puis vouloir que ce que vous voulez ?
Vous parlez de languir, de mourir à ma vue ;
Mais, ô Dieux ! songez-vous que chaque mot me tue,
Et porte dans mon cœur de si sensibles coups,
Qu'il ne m'en faut plus qu'un pour mourir avant
vous ?
De ceux qui m'ont percé souffrez que je soupire.

Pourquoi partir, Madame, et pourquoi me le dire ?
Ah ! si vous vous forcez d'abandonner ces lieux,
Ne m'assassinez point de vos cruels adieux.
Je vous suivrois, Madame ; et flatté de l'idée
D'oser mourir à Rome, et revivre en Judée,
Pour aller de mes feux vous demander le fruit,
Je quitterois l'empire et tout ce qui leur nuit.

BÉRÉNICE.

Daigne me préserver le ciel...

TITE.

De quoi, Madame ?

BÉRÉNICE.

De voir tant de foiblesse en une si grande âme !
Si j'avois droit par là de vous moins estimer,
Je cesserois peut-être aussi de vous aimer.

TITE.

Ordonnez donc enfin ce qu'il faut que je fasse.

BÉRÉNICE.

S'il faut partir demain, je ne veux qu'une grâce :
Que ce soit vous, Seigneur, qui le veuillez pour moi,

Et non votre sénat qui m'en fasse la loi.
Faites-lui souvenir, quoi qu'il craigne ou projette,
Que je suis son amie, et non pas sa sujette ;
Que d'un tel attentat notre rang est jaloux,
Et que tout mon amour ne m'asservit qu'à vous.

TITE.

Mais peut-être, Madame...

BÉRÉNICE.

Il n'est point de peut-être,
Seigneur : s'il en décide, il se fait voir mon maître ;
Et dût-il vous porter à tout ce que je veux,
Je ne l'ai point choisi pour juge de mes vœux.

SCÈNE V.

TITE, BÉRÉNICE, DOMITIAN, ALBIN, FLAVIAN,
PHILON.

(Domitian entre [\[12\]](#).)

TITE.

Allez dire au sénat, Flavian, qu'il se lève :
Quoi qu'il ait commencé, je défends qu'il achève.
Soit qu'il parle à présent du Vésuve^[13] ou de
moi,
Qu'il cesse, et que chacun se retire chez soi.
Ainsi le veut la Reine ; et comme amant fidèle,
Je veux qu'il obéisse aux lois que je prends d'elle,
Qu'il laisse à notre amour régler notre intérêt.

DOMITIAN.

Il n'est plus temps, seigneur ; j'en apporte l'arrêt.

TITE.

Qu'ose-t-il m'ordonner ?

DOMITIAN.

Seigneur, il vous conjure
De remplir tout l'espoir d'une flamme si pure.
Des services rendus à vous, à tout l'État,
C'est le prix qu'a jugé lui devoir le sénat ;
Et pour ne vous prier que pour une Romaine,
D'une commune voix Rome adopte la Reine ;
Et le peuple à grands cris montre sa passion
De voir un plein effet de cette adoption.

TITE.

Madame...

BÉRÉNICE.

Permettez, Seigneur, que je prévienne
Ce que peut votre flamme accorder à la mienne.

Grâces au juste ciel, ma gloire en sûreté
N'a plus à redouter aucune indignité.

J'éprouve du sénat l'amour et la justice,
Et n'ai qu'à le vouloir pour être impératrice.

Je n'abuserai point d'un surprenant respect
Qui semble un peu bien prompt pour n'être point
suspect :

Souvent on se dédit de tant de complaisance.
Non que vous ne puissiez en fixer l'inconstance :

Si nous avons trop vu ses flux et ses reflux
Pour Galba, pour Othon, et pour Vitellius,
Rome, dont aujourd'hui vous êtes les délices ^[14],
N'aura jamais pour vous ces insolents caprices ;

Mais aussi cet amour qu'a pour vous l'univers
Ne vous peut garantir des ennemis couverts.

Un million de bras a beau garder un maître,
Un million de bras ne pare point d'un traître :

Il n'en faut qu'un pour perdre un prince aimé de tous,
Il n'y faut qu'un brutal qui me haïsse en vous ;

Aux zèles indiscrets tout paroît légitime,
Et la fausse vertu se fait honneur du crime.

Rome a sauvé ma gloire en me donnant sa voix ;
Sauvons-lui, vous et moi, la gloire de ses lois ;

Rendons-lui, vous et moi, cette reconnoissance
D'en avoir pour vous plaire affaibli la puissance,
De l'avoir immolée à vos plus doux souhaits.
On nous aime : faisons qu'on nous aime à jamais.
D'autres sur votre exemple épouseroient des reines
Qui n'auroient pas, Seigneur, des âmes si romaines,
Et lui feroient peut-être avec trop de raison
Haïr votre mémoire et détester mon nom.
Un refus généreux de tant de déférence
Contre tous ces périls nous met en assurance.

TITE.

Le ciel de ces périls saura trop nous garder.

BÉRÉNICE.

Je les vois de trop près pour vous y hasarder.

TITE.

Quand Rome vous appelle à la grandeur suprême...

BÉRÉNICE.

Jamais un tendre amour n'expose ce qu'il aime.

TITE.

Mais, Madame, tout cède, et nos vœux exaucés...

BÉRÉNICE.

Votre cœur est à moi, j'y règne ; c'est assez ^[15].

TITE.

Malgré les vœux publics refuser d'être heureuse,
C'est plus craindre qu'aimer.

BÉRÉNICE.

La crainte est
amoureuse.

Ne me renvoyez pas, mais laissez-moi partir.
Ma gloire ne peut croître, et peut se démentir.
Elle passe aujourd'hui celle du plus grand homme,
Puisqu'enfin je triomphe et dans Rome et de
Rome :
J'y vois à mes genoux le peuple et le sénat ;
Plus j'y craignois de honte, et plus j'y prends d'éclat ;
J'y tremblois sous sa haine, et la laisse impuissante ;
J'y rentrois exilée, et j'en sors triomphante.

TITE.

L'amour peut-il se faire une si dure loi ?

BÉRÉNICE.

La raison me la fait malgré vous, malgré moi^[16].
Si je vous en croyois, si je voulois m'en croire,
Nous pourrions vivre heureux, mais avec moins de gloire.

Épousez Domitie : il ne m'importe plus
Qui vous enrichissiez d'un si noble refus^[17].
C'est à force d'amour que je m'arrache au vôtre ;
Et je serois à vous, si j'aimois comme une autre^[18].
Adieu, Seigneur : je pars.

TITE.

Ah ! Madame, arrêtez.

DOMITIAN.

Est-ce là donc pour moi l'effet de vos bontés,
Madame ? Est-ce le prix de vous avoir servie ?
J'assure votre gloire, et vous m'ôtez la vie.

TITE.

Ne vous alarmez point : quoi que la Reine ait dit,
Domitie est à vous, si j'ai quelque crédit.

Madame, en ce refus un tel amour éclate,
Que j'aurois pour vous l'âme au dernier point ingrate,
Et mériterois mal ce qu'on a fait pour moi,
Si je portois ailleurs la main que je vous doi.

Tout est à vous : l'amour, l'honneur, Rome l'ordonne.
Un si noble refus n'enrichira personne,
J'en jure par l'espoir qui nous fut le plus doux :
Tout est à vous, Madame, et ne sera qu'à vous ;
Et ce que mon amour doit à l'excès du vôtre
Ne deviendra jamais le partage d'une autre ^[19].

BÉRÉNICE.

Le mien vous auroit fait déjà ces beaux serments,
S'il n'eût craint d'inspirer de pareils sentiments :
Vous vous devez des fils, et des Césars à Rome,
Qui fassent à jamais revivre un si grand homme.

TITE.

Pour revivre en des fils nous n'en mourons pas
moins,
Et vous mettez ma gloire au-dessus de ces soins.
Du levant au couchant, du More ^[20] jusqu'au
Scythe,
Les peuples vanteront et Bérénice et Tite ;
Et l'histoire à l'envi forcera l'avenir
D'en garder à jamais l'illustre souvenir ^[21].

Prince, après mon trépas soyez sûr de l'empire ;
Prenez-y part en frère, attendant que j'expire.
Allons voir Domitie, et la fléchir pour vous.
Le premier rang dans Rome est pour elle assez doux ;
Et je vais lui jurer qu'à moins que je périsse,

Elle seule y tiendra celui d'impératrice.
Est-ce là vous l'ôter ?

DOMITIAN.

Ah ! c'en est trop, Seigneur.

TITE.

Daignez contribuer à faire son bonheur,
Madame, et nous aider à mettre de cette âme
Toute l'ambition d'accord avec sa flamme.

BÉRÉNICE.

Allons, Seigneur : ma gloire en croîtra de moitié,
Si je puis remporter chez moi son amitié.

TITE.

Ainsi pour mon hymen la fête préparée
Vous rendra cette foi qu'on vous avait jurée,
Prince ; et ce jour, pour vous ^[22] si noir, si rigoureux,
N'aura d'éclat ici que pour vous rendre heureux.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

1. [↑] Corneille avait dit dans *Polyeucte* (acte II, scène I, vers 388) :
M'en croirez-vous, Seigneur ?

2. ↑ Ces six vers se trouvent déjà, avec quelques variantes çà et là, dans *Sophonisbe*, où Lélius dit à Massinisse (acte IV, scène III, vers 1373-1378) :

Mais quand à cette ardeur un monarque défère,
Il s'en fait un plaisir et non pas une affaire ;
Il repousse l'amour comme un lâche attentat,
Dès qu'il veut prévaloir sur la raison d'État ;
Et son cœur, au-dessus de ces basses amorces,
Laisse à cette raison toujours toutes ses forces.

3. ↑ Telle est l'orthographe de toutes les éditions anciennes, y compris celles de Thomas Corneille (1692) et de Voltaire (1764).

4. ↑ Il y a *Nous mourrons*, au futur, dans l'édition de 1671, ce qui n'offre pas de sens.

5. ↑ On lit dans l'*Imitation de Jésus-Christ* (livre II, chapitre XII) : « *Scias pro certo quia morientem te oportet ducere vitam.* » Corneille a traduit ainsi ce passage :

Pour maxime infaillible imprime en ta pensée
Que chaque instant de vie est un pas vers la mort.

C'est ce dernier vers qu'il s'est rappelé et qu'il a reproduit presque textuellement ici. Comme l'a remarqué M. Quittard, il « redit par un tour différent ce que disent beaucoup de proverbes, entre autres ceux-ci : le moment où l'on naît est le commencement de la mort ; le jour de la naissance est le messenger de la mort ; la vie est le chemin de la mort ; la mort commence avec la vie, etc. » (*Études sur les proverbes français*, p. 65.) — Plusieurs poètes ont répété ce vers avec de légères variantes. Casimir Delavigne a dit dans son *Louis XI* (acte I, scène IX) :

Chaque pas dans la vie est un pas vers la mort.

6. ↑ Voir plus haut, [p. 239, note](#).

7. ↑ *Var.* Non, Madame, et je veux que vous sortiez d'erreur. (1671)

8. ↑ Cette idée revient plusieurs fois dans la *Bérénice* de Racine. Voyez le commencement de la scène IV du I^{er} acte, et la fin de la scène II du II^e acte

9. ↑ Néron entendant approcher les cavaliers qui avaient ordre de l'amener vivant, s'enfonça le fer dans la gorge, aidé de son secrétaire Épaphrodite. Voyez Suétone, *Vie de Néron*, chapitre XLIX.

10. ↑ Il y a *voulue* dans toutes les éditions antérieures à 1692. Thomas Corneille a ainsi corrigé ce vers :

Si l'ardeur de vous voir a voulu l'ignorer.

Voltaire (1764) a supprimé l'accord irrégulier et donne l'hiatus : « l'a voulu ignorer. »

11. ↑ Bérénice exprime le même désir à Titus dans la tragédie de Racine (acte IV, scène v) :
 Ah ! Seigneur... pourquoi nous séparer ?
 Je ne vous parle point d'un heureux hyménée.
 Rome à ne vous plus voir m'a-t-elle condamnée ?
 Pourquoi m'enviez-vous l'air que vous respirez ?
12. ↑ Voltaire (1764) a supprimé ces mots et placé DOMITIAN en tête des noms des personnages.
13. ↑ Voyez ci-dessus, [p. 247](#), [note](#).
14. ↑ Voyez ci-dessus, [p. 218](#), [note](#). — Racine, dans sa dernière scène, place également ce mot dans la bouche de Bérénice :
 Bérénice, Seigneur, ne vaut point tant d'alarmes ;
 Ni que par votre amour l'univers malheureux,
 Dans le temps que Titus attire tous ses vœux
 Et que de vos vertus il goûte les prémices,
 Se voye en un moment enlever ses délices.
15. ↑ *Var.* Votre cœur est à moi, j'y règne, et c'est assez. (1671)
16. ↑ Voyez ci-dessus la *Notice*, [p. 195](#).
17. ↑ Voyez plus haut, [p. 240](#), vers 971-974.
18. ↑ Ici, comme au vers 306 et comme plus bas au vers 1748, on lit « *un* autre » dans l'édition de 1682. — Voyez tome I, p. 228, note 3-*a*.
19. ↑ Voyez la note précédente.
20. ↑ Le mot est écrit ainsi dans toutes les anciennes éditions, y compris celles de Thomas Corneille (1692) et de Voltaire (1764). Voyez tome III, p. 136, note 2.
21. ↑ C'est Bérénice qui exprime cette idée chez Racine, dans les derniers vers de la tragédie. Elle s'adresse à Titus et à Antiochus.
 Adieu : servons tous trois d'exemple à l'univers
 De l'amour la plus tendre et la plus malheureuse
 Dont il puisse garder l'histoire douloureuse.
22. ↑ Tel est le texte des éditions publiées du vivant de l'auteur. Thomas Corneille (1692) et Voltaire (1764) ont changé, avec raison ce semble, *pour vous en pour nous*.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Acélan
- Le ciel est par dessus le toit
- Phe
- Marjolaine8
- Auger05
- Cantons-de-l'Est
- Aristoi
- Hsarrazin
- Sapcal22
- Zyephyrus
- Ernest-Mtl
- Shaihulud
- Taousert
- Marc
- Consulnico
- M0tty

-
1. [↑](http://fr.wikisource.org) <http://fr.wikisource.org>
 2. [↑](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr) <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>
 3. [↑](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html) <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>
 4. [↑](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur) http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur